

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

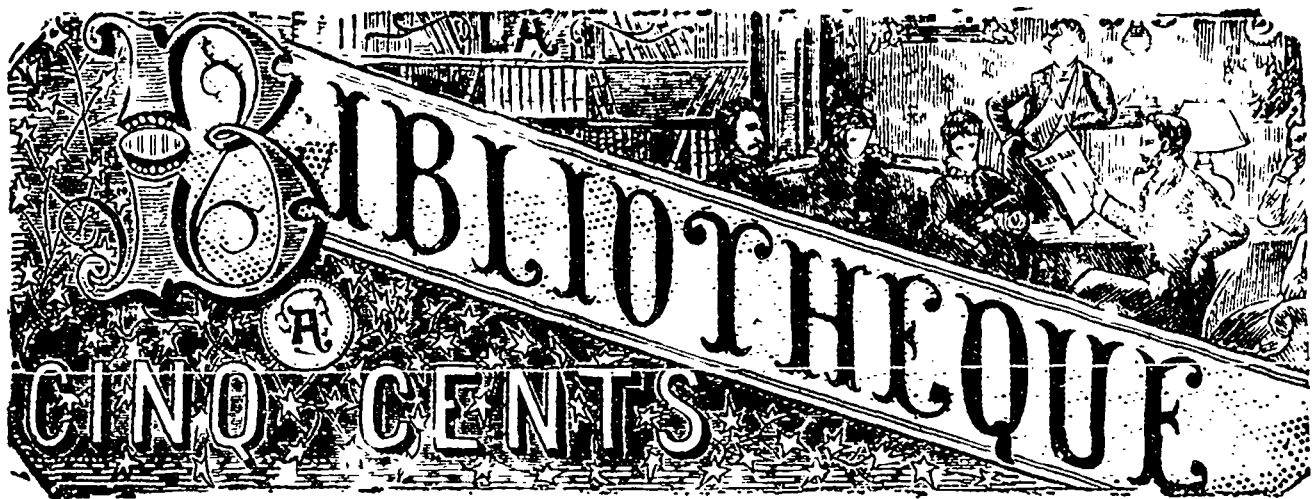
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publié par Polier, Bossette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 28 FÉVRIER 1889

{ UN NUMÉRO }
5 CENTS

No. 21

UN NOBLE CŒUR

CINQUIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."



Et Muguette remplit un gobelet en étain, qu'elle tendit gracieusement à Kléber. (Page 475).

UN NOBLE CŒUR

CINQUIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

I

Bénédict et M. Mathieu arrivèrent à Torfou, dont les Mayençais venaient de s'emparer. Il laissa son vieux compagnon sur le chemin de Tiffauges, à l'entrée du bourg, où bivouaquait le deuxième bataillon des volontaires nationaux, et où Muguette avait établi sa cantine sur le bord de la Sèvre nantaise, puis il se rendit en toute hâte auprès du général Kléber.

Le général se trouvait seul en ce moment dans une salle de la maison commune où il avait reçu la municipalité de l'endroit. Dès qu'il vit son aide de camp, il s'écria tout joyeux :

— Ah ! pardieu ! je vous croyais mort. Heureusement il n'en est rien... Jusqu'au diable, reprit-il, avez-vous reconduit cette demoiselle de Flavigny ?

— Jusqu'au quartier général vendéen... Oh ! bien malgré moi, je vous l'assure.

— Comment cela ?

Dans un récit rapide, Bénédict retraça les événements qui avaient retardé son retour.

— Peste ! reprit Kléber, vous l'avez échappé belle ! D'abord, je remarque que vos habits sont troués par les balles, qui ont eu, j'aime à le croire, la politesse de respecter votre chair.

— Pas une ne m'a blessé.

— A merveille !... Ensuite, je considère comme une chance inouïe que vous ayez été relâché par tous ces chefs de brigades, comme on les appelle aujourd'hui, car on prétend qu'ils sont devenus impitoyables depuis qu'on leur fait une guerre d'extermination.

— Je crois qu'on lesalomnie un peu, mon général. Ils n'ont pas hésité à me rendre la justice qui m'était due. Celui qui présidait le conseil, le généralissime d'Elbee, m'a même adressé un éloge.

— Oui là ! Eh bien ! ne répétez pas cela trop haut, mon cher Bénédict. Vous deviendriez suspect.

— Ma conscience est tranquille. Je ne crains rien.

— A la bonne heure ! Cependant, croyez-moi, gardez un silence absolu sur tout ce que vous venez de m'apprendre. Votre absence ayant été remarquée, j'ai répondu que je vous avais chargé d'une mission secrète. Cela suffit. Pas un mot imprudent.

— Je me tairai, mon général.

Kléber reprit :

— Puisque vous avez vu le ci-devant comte de Flavigny, peut-être avez-vous essayé de lui faire comprendre à quel point cette insurrection est criminelle, et lui avez-vous conseillé d'agir sur l'esprit des rebelles pour les disposer à mettre bas les armes, à sauver cette malheureuse Vendée en la pacifiant.

— En effet, mon général. Tandis que M. de Flavigny m'accompagnait, j'ai hasardé quelques paroles dans ce sens.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a hoché tristement la tête et il a murmuré. " Il est trop tard ! "

— Trop tard, cela est vrai, reprit Kléber tout pensif. De part et d'autre, il faut vaincre ou mourir. C'est irrévocable et fatal. La grande lutte a commencé. Pauvre Pays !

Et, déployant une carte qu'il tenait à la main, il la parcourut du regard et ajouta :

— Oui, pauvre pays ! car, si le plan que nous avons adopté est mis à exécution tel qu'il a été conçu, c'en est fait de l'armée royale et de ses cent mille insurgés. Nos colonnes parties simultanément de Nantes, de la Rochelle, du Luçon, de Saumur, les auront bien vite enfermés dans un cercle de feu, qui, se rétrécissant de jour en jour, les contraindra à périr les

armes à la main ou se à rendre à discrétion. Est-ce votre avis, Bénédict ?

— C'est mon avis, général, et pourtant...

— Achevez.

— Je ne crois pas que ce plan se réalise aussi promptement que vous semblez le prévoir.

— Pourquoi !

— Parce que le gouvernement républicain vient d'appeler au commandement de plusieurs divisions des généraux sans talent militaire qui l'empêcheront de réussir.

— Oui, oui, c'est mon opinion.

— Et d'ailleurs les troupes conduites par eux sont pour la plupart, des levées en masse qui ne seront guère solides sur le terrain.

— Je le crains comme vous. C'est égal, vous n'êtes guère rassurant, mon ami. Ce que c'est que d'avoir fait une visite au général des blancs. on ne voit guère en rose ce qui concerne les bleus !

— Raillez tant qu'il vous plaira, mon général. Je n'en souhaite pas moins que l'événement me donne tort, et que nous soyons, du premier coup, victorieux sur toute la ligne.

— Franchement ?

— En doutez-vous ? demanda gravement Bénédict.

Kléber se mit à rire et frappa amicalement avec l'index sur la joue de son aide de camp.

— Bon ! dit-il, voilà que vous allez vous fâcher pour une plaisanterie ! En définitive, quand on a passé une nuit en plein bois, tête à tête avec une jolie Vendéenne, il est naturel qu'on s'exagère, malgré soi, les forces et les chances de l'ennemi. Tenez, je soupçonne que vous êtes amoureux, mon cher, amoureux de cette royaliste. Ah ! prenez garde ! c'est une trahison envers le beau sexe républicain.

Bénédict essaya d'accueillir en souriant cette saillie du général. Il y réussit à peine, et s'étonna de ce sentir légèrement embarrassé. Il se remit d'aplomb et répliqua gaiement.

— Que le beau sexe républicain se rassure. Je n'adorerai que que lui. Je suis trop fier pour brûler mon encens sur l'autel d'une divinité royaliste, médiocrement flattée sans doute de l'hommage d'un officier bleu. J'ai la dignité de mes opinions, même en amour.

— Très-joliment répondu, capitaine ! Mais tout cela ne me regarde pas. Vous êtes le maître de vos sentiments, et vous ne me devez compte que de ce qui concerne votre service auprès de moi. Hâtez-vous d'aller changer de vêtements, puis revenez prendre. Nous irons ensemble faire l'inspection du camp échelonné autour de Torfou.

Bénédict se retira. Quand il revint, Kléber n'était plus seul. Deux personnes s'entretenaient avec lui : un général et un représentant du peuple en mission. Le premier avait une de ces physionomies prétentieuses qui révèlent tout de suite la sottise et l'incapacité. Le second portait sur son visage contracté l'empreinte des sombres énergies et des criminelles résolutions. Tous deux prenaient congé de Kléber.

— Au revoir ! disait l'un ; nous n'avons pas de temps à perdre, puisque notre mission a pour but de visiter tous les généraux divisionnaires qui opèrent contre les Vendéens. Nous partons pour Cholet, reprit-il avec une sorte d'emphase, et j'ajoute, en vous quittant, que je ne saurais approuver le plan que l'on met à exécution. Pour anéantir toute cette horde de payeans armés, il suffirait de s'avancer contre eux *majestueusement et en masse.*

— Superbe tactique, et d'une simplicité solennelle ! répondit ironiquement Kléber. Cependant, si on l'adoptait, il serait à craindre que les Vendéens, avec leur manie de s'égailler, ne vinssent à nous envelopper sans peine et à troubler déplorablement notre masse et notre majesté.

— Impossible ! répliqua le conventionnel en mission. Ne va-t-on pas raser le pays ? Les brigands ne pourront plus se cacher derrière les haies et les taillis. Quand ils seront vaincus, ajouta-t-il avec une sorte de rage concentrée, nous exterminerons jusqu'au dernier tous ceux qui auront survécu.

—Vous chargerez-vous de cette belle esogne citoyen représentant ?

—Oui, citoyen général, je m'en chargerai. Au revoir !

A ces mots, l'inspecteur et le conventionnel sortirent brusquement, après avoir échangé avec Kléber un salut glacé.

S'adressant alors à son aide de camp, Kléber lui dit :

—Mon cher, la Révolution a fait sortir de l'ombre beaucoup d'hommes qui resplendiront au grand soleil de l'histoire. Mais elle a mis en lumière aussi pas mal d'imbéciles et de scélérats. Les deux personnages qui viennent de s'éloigner appartiennent évidemment à l'une et à l'autre des espèces que je viens de citer.

—Comment nommez-vous le général inspecteur ?

—Il se nomme Léchelle. C'est un ignorant et un sot, qui doit son grade uniquement à son jacobinisme bavard. Il n'a jamais paru sur aucun champ de bataille, et pourtant il est question de le nommer au commandement supérieur de toutes les troupes réunies en Vendée.

—Et le représentant en mission, comment s'appelle-t-il ?

—Il s'appelle Carrier. Celui-ci me semble aussi impitoyablement cruel que celui-là fastueusement niais. Nous verrons de folles choses si le premier devient général en chef, si le second est jamais chargé de sévir contre les royalistes fugitifs que nos soldats auront dispersés ! Enfin, adviene que pourra ! A cheval, mon ami !

Et Kléber, accompagné seulement de Bénédicte, parcourut la ville et la campagne d'alentour où campait l'avant garde tout entière des Mayençais. Lorsqu'il eut terminé son inspection et comme il s'en retournait à la résidence qu'il avait choisie, il aperçut une cantinière qui le saluait militairement. Il s'arrêta devant elle.

—Tiens, dit-il, c'est la petite Muguette, votre protégée, Bénédicte. Bonjour, mon enfant ! Où allez-vous ainsi ?

—Je rejoins mon bataillon qui bivouaque au bord de la Sèvre nantaise, sur le chemin de Tiffauges. Je l'ai quitté pour faire ma provision de ratafia.

—Alors, une goutte, ma belle. Si votre eau de vie est aussi bonne que vous êtes gentille, vous devez en débiter de fameux bidons.

—Jugez-en, mon général.

Et Muguette remplit un gobelet en étain, qu'elle tendit gracieusement à Kléber.

—Et vous, capitaine, ajouta-t-elle, ne goûterez-vous pas de mon trois-six ?

—Donne, ma chère petite sœur. Et à ta santé !

—Oui, reprit le général, à la santé de la plus jolie cantinière que je connaisse dans toute l'armée de Mayence !

Après avoir bu, Kléber poursuivit avec une affectation de gravité :

—Ah ça ! nous sommes bien sage, au moins ? nous restons fidèle à notre époux, le chasseur. comment donc ?

—Justin, surnommé Coquelicot.

—C'est cela même. Eh bien ?

—Eh bien ! mon général, nous sommes sage comme une image, et nous restons fidèle à Justin, surnommé Coquelicot, tout comme s'il était le plus bel homme du bataillon. Il est vrai que pas un cœur ne vaut mieux que le sien.

—Il est brave, n'est-ce pas ?

—Presque autant que vous mon général, quoiqu'il soit petit et que vous soyez grand.

—La taille ne fait pas le courage, ma belle. Je me souviendrai de votre mari.

Et Kléber piqua des deux. Bénédicte ne le suivit pas immédiatement.

—Dès que j'aurai une heure de liberté, dit-il à Muguette, j'irai retrouver M Mathieu. Ce soir ou demain, je le présenterai au général.

—Les volontaires nationaux du deuxième bataillon l'ont déjà pris en amitié. Ils désirent qu'il soit nommé leur chirurgien.

—Ce sera facile, je pense. A bientôt !

—Qui, à bientôt, car mon père, Justin et moi, nous mourons d'envie de savoir ce qui vous est arrivé chez les brigands.

—Chut, petite !

—Vous nous conterez cela, n'est-il pas vrai ?

—A la condition que vous n'en répéterez pas un seul mot.

—Nous serons muets.

—C'est convenu.

En un temps de galop, Bénédicte rejoignit Kléber.

Le général avait fait halte pour lire une dépêche qu'un officier d'ordonnance lui avait remise de la part de Canclaux, qui occupait Clisson avec le corps de bataille des Mayençais. En parcourant du regard la missive, Kléber était immobile, impassible. Son aide de camp remarqua néanmoins que l'extrémité de ses lèvres se plissait dédaigneusement, et que ses yeux réfléchissaient un sombre éclat.

C'est bien, dit-il d'un ton calme après avoir terminé la lecture de la dépêche. Il n'y a pas de réponse. Allez !

L'officier d'ordonnance salua et disparut.

Kléber mit son cheval au pas, demeura soucieux un instant, puis, se tournant tout à coup vers son aide de camp :

—Voilà que vos craintes se réalisent déjà, lui dit-il. Canclaux m'annonce que la colonne, partie ce matin de Luçon, s'est fait battre à Chantonnay. Triste début pour cette division.

—Cet échec ne saurait empêcher l'exécution du plan de campagne. Ce sera un retard tout au plus. . .

—Je veux le croire. Cependant Canclaux semble redouter que la nouvelle de cette défaite n'ait une influence fâcheuse sur les colonnes de Saumur et d'Angers, qui sont commandées par Santerre et Rossignol, deux généraux de l'émeute, deux incapacités. Ah ! vous aviez raison tout à l'heure, Bénédicte !

—Je le regrette, mon général, je préférerais avoir eu tort. Savez-vous si nous serons attaqués bientôt ?

—Après-demain, m'assure-t-on. Les Vendéens hésitent sans doute à marcher contre nous. Ils commencent par se jeter sur les autres divisions avec lesquelles ils redoutent moins de se mesurer. Dans tous les cas, nous sommes prêts à les bien recevoir.

Comme il achevait ces mots, il mettait pied à terre devant la maison commune, et y entra avec Bénédicte. Plusieurs officiers l'attendaient pour lui demander des ordres ou lui adresser un rapport.

—Messieurs, leur dit-il en les congédiant, on prétend que nous serons tranquilles dans notre cantonnement pendant vingt-quatre heures au moins. Quoi qu'il en soit, je vous recommande une vigilance de tous les instants. Nous avons affaire, croyez-moi, à un ennemi habile et déterminé. La moindre négligence pourrait nous devenir funeste. Soyons toujours sur nos gardes, c'est l'essentiel.

Vers le soir seulement, Bénédicte fut affranchi du devoir qui le retenait près de Kléber.

—Mon général, lui dit-il au moment où il se disposait à le quitter, je désire vous présenter encore un ami, et vous le recommander pour lui un emploi.

—Pardieu ! repartit Kléber en souriant, vous êtes la providence de ceux que vous aimez. Voyons, parlez.

—Il s'agit, mon général, de ce vieillard dont j'ai aujourd'hui même prononcé le nom en vous racontant ce qui m'est arrivé depuis mon départ de Montaigu.

—Vous me parlez sans doute de celui qui a été comme vous prisonnier des Vendéens, et qui a comparu devant le conseil de guerre, composé des principaux chefs de l'armée royale ?

—Oui, mon général, c'est un savant, un médecin, sans diplôme il est vrai, mais plus capable, à coup sûr, de rendre des services à nos blessés que beaucoup de ces jeunes gens sans instruction spéciale qu'on a improvisés chirurgiens. Je le connais depuis longtemps, et je l'aime de tout mon cœur, car c'est lui qui a pris la peine de me donner un peu d'instruction, alors que j'étais simple pâtre en ce pays. Si il a été mis en liberté par le conseil de guerre réuni aux Herbiers, c'est qu'il a été prouvé que, quoique républicain convaincu, il a souvent

soigne même ceux dont il réprovoque les opinions. Il est bon, humain, compatissant, et ne distingue pas entre les malheureux qui souffrent, bleus et blancs, quand il lui est possible de les secourir.

—Vive Dieu ! dit Kléber, j'estime ces gens-là, et je les emploie avec empressement. Vous me présenterez votre homme quand il vous plaira, Bénédicte. En attendant, rappelez moi son nom.

—Il se nomme M. Mathieu, mon général.

—Je réunis de la sorte, sous la même protection, celle de votre ancien compagnon d'armes, les êtres qui vous sont le plus chers. Etes-vous content de moi ?

Bénédicte saisit la main de Kléber, et voulut la porter à ses lèvres. Le général s'y opposa.

—Oh ! oh ! dit-il en riant, fichtre ! vous allez nous compromettre tous deux. Ce sont là des manières d'ancien régime, que nous devons pas avoir, nous autres républicains.

—Partout et toujours, répondit l'aide de camp, les élan de reconnaissance aurons les mêmes manifestations d'inférieur à supérieur, surtout dans la hiérarchie militaire, à laquelle il convient que nous soyons soumis.

—Et l'égalité, mon cher ?

—Un vain mot, mon général, si ce n'est lorsqu'il signifie que la loi, expression de la pensée du plus grand nombre, doit avoir le même niveau pour tous.

—Vous parlez comme Montesquieu... et comme tous ceux qui ont le sens commun... ce qui n'est pas commun du tout.

Tandis qu'il plaisantait ainsi, Kléber écrivait. Il plia sa lettre, et la remit à son aide de camp.

—Voilà ! dit-il. Vous êtes libre jusqu'à demain. Bonsoir, Bénédicte !

—Bonsoir, mon général !

Et d'un pas rapide le capitaine d'état-major se dirigea vers le chemin de Tiffauges. Peu à peu, cependant, il ralentit sa marche. A l'aspect du soleil couchant, qui dorait la petite ville de ses rayons oubliques et pâles, il sentit une douce tristesse s'emparer de son cœur. Tout en contemplant d'un regard pensif l'azur du ciel où quelques étoiles s'efforçaient de briller, il se rappelait irrésistiblement la nuit qu'il avait passée dans la campagne avec Blanche de Flavigny. Nuit bien sombre, et et qui pourtant lui apparaissait toute lumineuse à travers la magie du souvenir. Il complaisait à revoir en imagination la noble jeune fille, d'abord inquiète, réservée, puis confiante, amicale, se plaçant avec abandon et s'endormant d'un sommeil facile sous la sauvegarde de sa loyauté. Il aimait aussi à fixer sa mémoire sur les gracieux incidents du manteau. Puis il se retraçait en esprit les scènes dramatiques où Blanche l'avait défendu et sauvé avec l'énergie de l'enthousiasme. Quelle âme ! et que de beauté ! pensait-il. Et son cœur tressaillait ineffablement. Sa rêverie le conduisit ensuite dans le manoir où il avait reçu l'hospitalité. Il se retrouvait au milieu de cette demeure délabrée, et il s'attristait de toutes les mélancolies aperçues dans les beaux yeux de la comtesse, de cette noble femme à laquelle il avait voué un culte si profond et si secret. Après quoi, le comte et Raoul s'offraient au regard de son esprit songeur. Il sentait alors qu'une tendresse exaltée l'animait pour celui-ci, tandis qu'une sympathie pleine de haute estime l'attachait à celui-là.

—O la politique ! O la guerre civile ! murmura-t-il. Inexorables fatales qui divisent les hommes, et transforment souvent en ennemis ceux qui sont prêts à s'aimer !... Quoi qu'il arrive, reprit-il en s'animant, je saisirai toutes les occasions d'être utile et secourable à cette famille, qui a pris la plus grande part de mon âme. Oui, je veux me dévouer à elle, sans trahir mes devoirs, dusse-je porter ma tête sur l'échafaud !

Il était parvenu à l'extrémité de Torfou, sur une éminence au bas de laquelle coulait la Sevre nantaise et s'étendait la campagne enveloppée dans les teintes grises du soir. Le soleil s'était plongé sous l'horizon, où se déroulait un long ruban de pourpre. Dans le ciel clair, les étoiles scintillaient,

mais à demi effacées par la lumière de la lune qui planait. Bénédicte ne put résister au désir de s'asseoir sur l'herbe, de contempler la nature presque assoupie, et de se livrer de nouveau au charme douloureux de ses préoccupations. Quelques roulements de tambour, quelques fanfares de clairon trébalaient seuls le silence nocturne, rappelant les colères de l'homme en présence des tranquilles perspectives où semblait régner la paix de Dieu.

Comme il allait se lever et continuer son chemin, Bénédicte entendit un bruit de pas dans le sentier près duquel il était assis. Deux hommes s'y rencontraient

—Vous, père Cazeaux ? dit l'un.

—C'est toi, Justin ? dit l'autre.

—Oui. Je viens de faire une commission pour mon capitaine.

—Moi, je me suis rendu au bourg par ordre du commandant Fabien Renaud

... Vous paraissez tout ému, tout agité, père Cazeaux. Qu'avez-vous ?

—Je les ai vus ! répondit le grenadier dont la voix tremblait. Je suis sûr que ce sont eux !

—Eux !... qui donc ?

—Jean Girard et Roch Duhoux !

—Ah bah ! s'écria Coquelicot en bondissant. Mais peut-être vous trompez-vous ? reprit-il plus calme. Vous croyez les reconnaître un peu partout, les chenapans ! Dame ! je comprends ça ! Moi même, je pense souvent à ces gredins. Ah ! si je les tenais !...

—Hélas ! ils sont enfermés par ordre du général, et à moins qu'on ne les fusille...

—Tonnerre ! si on les fusillait, comme je demanderais à faire par le peloton !

—Et moi donc ! s'écria le père Cazeaux, sinistre et implacable.

—Voyons, racontez-moi comment il se fait que vous les avez vus.

—Il y a une heure, je cheminais dans Torfou. Arrivé en face d'un vieux couvent dont on a fait une prison, je m'arrêtai et je pousse un cri. Deux figures se montrent à une fenêtre grillée. Je m'élançais, tout frémissant de rage et proférant les deux noms maudits. Une sentinelle croise la baïonnette sur moi et me répète l'ordre de passer au large. Les visages exécrés se retirent de la fenêtre et ne reparassent plus. Si j'avais eu mon fusil, j'aurais fait feu !

—Parbleu ! je crois bien.

—C'est à grand-peine que je me suis éloigné de la prison. Dix fois je suis revenu sur mes pas, cherchant dans ma pauvre cervelle toute remuée le moyen de parvenir jusqu'aux deux bandits. Mais pas une bonne idée ne m'est venue. Ah ! je te jure, Coquelicot, que, s'il m'était possible de favoriser leur évasion, je les délivrerais sans hésiter.

—Pour les traquer ensuite, les scélérats ! et les tuer sans miséricorde, n'est-il pas vrai ?

—Oui. J'ai hâte d'en avoir fini avec la vengeance. La haine est lourde à porter.

—Demain j'ai à rôder autour du vieux couvent, dit Coquelicot. C'est une construction qui tombe en ruine. Il doit être facile de s'en échapper. Sont-ils logés haut, les monstres ?

—Non, au premier étage

Très bien. Je parviendrai, je l'espère, à détourner l'attention de la sentinelle, et je lancerai une grosse lime à travers la fenêtre grillée. Vous comprétez, père Cazeaux ?

—Je comprends que ce serait une grave imprudence. Tu peux être surpris.

—Bah ! j'ai la main adroite et le coup d'œil sûr. Avec une lime, les misérables scieront leurs barreaux et s'esquiveront bien certainement.

—Nous serons là, tout près, n'est-ce pas ? attentifs, guettant notre proie, nous élançant sur sa piste, et dès qu'elle se croira libre, sauvée...

—Nous lui ferons passer un terrible quart d'heure. Voilà.

—Ah ! puisse ton projet réussir ! reprit l'ancien fermier avec une sourde véhémence. Puisse-je surtout m'emparer de ce Roch Duhoux, qui a pu seul concevoir la pensée du crime dont ses complices n'ont été sans doute que les lâches exécuteurs !

—Cet exécrable bandit ne mérite pourtant pas que d'honnêtes gens se chargent de le punir, interrompit Bénédicte en se dressant soudain devant les deux interlocuteurs. Une fusillade serait trop honorable pour lui. Un seul homme devrait y toucher : le bourreau.

Le père Cazeaux et Justin restèrent un peu interdits devant le capitaine d'état-major. Celui-ci s'empressa d'ajouter en souriant :

—Eh bien ! qu'y a-t-il ? Vous avez l'air tout confus. Oui, oui, je comprends : vous craignez que je ne vous envoie aux fers pour avoir comploté l'évasion de deux prisonniers. Rassurez-vous, coupables. J'oublierai d'adresser un rapport au général. Un conseil seulement : parlez moins haut quand il vous plaira de vouloir jeter des limes à travers les fenêtres grillées d'une prison. La nuit a des orilles, croyez-moi, et les idées de Coquelicot ne sont pas toujours conformes aux règlements. C'est dangereux, cela.

—Nous avons eu tort, en effet, de bavarder en plein air comme chez nous, répondit Justin. Nous profiterons de votre conseil, capitaine, à l'avenir.

—A l'avenir je pense, vous abandonnez l'un et l'autre le projet de frapper vous-mêmes les scélérats que nous tenons sous les verrous. Je ne saurais trop vous le dire. Dieu seul sait bien nous verger.

—Tu parles sagement et comme un vrai chrétien, mon cher Bénédicte, répliqua le père Cazeaux sombre et soucieux. Mais ton langage m'émeut sans apaiser le désir de vengeance qui est en moi. Je te jurerais de ne point me faire justice par mes mains qu'à coup sûr, si Jean Girard et Roch Duhoux m'étaient livrés, je manquerais à mon serment.

—Je n'insiste point. A quoi bon, d'ailleurs ? Les deux prisonniers ne tomberont sans doute pas en votre pouvoir, et tôt ou tard vous oublierez ces bandits, que la Providence, elle, n'oubliera pas !

—La Providence est plus patiente que l'homme, murmura Coquelicot.

—C'est parce qu'elle voit le but où elle tenait, repartit le capitaine avec gravité. Mais, reprit-il vivement, faisons un peu trêve à cette lugubre préoccupation, et songeons à quelque chose de plus gai. Et d'abord, remettons-nous en marche. Je me rends avec vous à la cantine de Muguette, où je compte retrouver M. Mathieu. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

—Laquelle ? demanda Justin.

—Tu l'apprendras, mon petit Coquelicot, quand nous serons à bas, au bivouac du deuxième bataillon des volontaires nationaux. En avant !

—En avant, et pas accéléré ! s'écria le jeune chasseur.

Ils allaient se mettre en marche, lorsqu'un frôlement dans l'herbe, à peu de distance, derrière une touffe de genêts attira leur attention.

—Qu'est-ce que cela ? dit le père Cazeaux surpris.

—Sans doute une branche froissée par le vent, présuma Bénédicte.

—Il n'y a pas un souffle dans l'air, reprit Justin ; et, j'y pense, il m'a semblé tout à l'heure qu'une forme humaine rampait dans la direction où nous venons d'entendre du bruit.

—Quelqu'un nous écoute apparemment.

—Barbleu ! je saurai qui !

Et Coquelicot partit rapide comme une flèche, en un clin d'œil, il contourna le bouquet d'arbustes où il soupçonnait que quelqu'un s'était caché, et saisit résolument un homme accroupi dans l'ombre, au milieu des branches dont il était comme enveloppé. Par un geste énergique, il l'attira hors du repaire, et lui exposa le visage à la clarté de la lune.

—Jean Girard ! s'écria-t-il.

Le père Cazeaux avait suivi Justin. Il bondit au retentissement du nom qui venait d'être prononcé, et se rua sur le Vendéen, qu'il reconnut aussitôt.

—Jean Girard ! rugit-il à son tour.

Et, furieux, il dégaina son sabre pour le plonger dans la poitrine du bandit. Coquelicot l'en empêcha.

—Pas encore, dit-il. Interrogeons-le d'abord.

—Qui êtes-vous ? Pourquoi menacez-vous de me tuer ? demanda le gars moins effrayé que stupéfait.

—L'uniforme nous a-t-il donc si changés que nos traits ne te rappellent rien, misérable ?

—J'ai beau vous regarder, je ne me souviens pas de vous avoir jamais vus.

—Nous avons une meilleure mémoire, nous. Tu es un des scélérats qui ont assassiné ma femme, incendié ma ferme, et je suis Mathurin Cazeaux !

—Vous !...

—Quant à moi, je me nomme Justin, dit Coquelicot. Y es-tu maintenant ?

—J'y suis. Mon compte est bon.

—Nous le réglerons dans cinq minutes au plus-tard.

—Quand vous voudrez ! répondit le Vendéen en prenant assez bravement son parti.

C'était un gars d'une trentaine d'années, grêle, mais nerveux, aux cheveux roux, au visage pointu, ayant la lèvre mince, le coup d'œil oblique, qui révélait de méchants instincts. Il y avait aussi dans l'expression de sa physionomie une sorte d'éclat sauvage qui annonçait une certaine intrépidité.

—Est-ce que tu t'es évadé seul ? demanda Justin.

—Non.

—Roch Duhoux a donc pu faire comme toi ?

—Oui.

—Où est-il ? reprit violemment le père Cazeaux.

—Sur le chemin de Clisson... Par prudence, nous nous sommes séparés.

—Poursuivons-le ! s'écria Justin.

—Pas avant d'avoir tué celui-ci !

L'ancien fermier leva de nouveau son sabre pour en frapper Jean Girard ; l'arme retomba sans avoir touché le patient, qui s'était mis à genoux.

—C'est étrange ! murmura le père Cazeaux tout troublé. Je n'ose pas. Qu'est-ce que j'ai donc ?

Bénédicte lui posa la main sur l'épaule et répondit lentement :

—Vous portez l'habit militaire, et vous avez désormais le sentiment de l'honneur.

—En effet, il m'a semblé que j'allais commettre une lâche action.

—Un soldat ne tue pas sans honte un ennemi désarmé.

—Mais il lui jette une arme et se bat avec lui !

Disant cela, le vieux volontaire national s'emparait brusquement du sabre de Coquelicot, et le tendait à Jean Girard.

—Défends-toi, brigand ! ajouta-t-il.

Le Vendéen se leva, saisit le sabre et se mit résolument en garde. Mais, soit que le rayonnement de haine qui éclairait la figure du grenadier l'intimidât, soit que sa conscience inquiète fit hésiter sa main, il manqua tout à coup daplomb et de sang-froid pour parer les attaques plus violentes que bien dirigées de son adversaire, dont la lame lui traversa la gorge de part en part. Le malheureux oscilla quelques secondes sans pousser même un soupir, puis se renversa sur le sol, il était mort.

Le père Cazeaux essuya tranquillement son sabre dans l'herbe, ouvrit ensuite une sorte d'agenda, y prit un feuillet et un crayon, puis il traça lentement quelques mots, car il savait à peine écrire, et fixa le papier avec une épingle sur la poitrine de Jean Girard. Après quoi s'adressant à Justin :

—Il n'en reste plus qu'un ! s'écria-t-il, tâchons de l'arrêter dans sa fuite sur le chemin de Clisson. En chasse, Coquelicot !

Bénédicte n'essaya pas de les retenir.

Quand ils eurent disparu, il se pencha sur le corps immobile du Vendéen, et lut ces mots tracés en gros caractères : " Justice est faite par Mathurin Cazeaux." Quelques minutes plus tard, il arrivait à la cantine de Muguette, établie sous les arbres au bord de l'eau, à quelques pas du bivouac déjà silencieux et endormi du deuxième bataillon des volontaires nationaux.

Deux hommes étaient assis devant une table ; ils trinquaient en dégustant un verre de rhum. C'étaient M. Mathieu et le commandant Fabien Renaud. Le capitaine remit au commandant la lettre du général.

— Parbleu ! j'en suis ravi ! exclama Fabien Renaud après avoir lu.

— De quoi donc, mon commandant ? demanda Muguette s'avancant, la mine curieuse et l'œil éveillé.

— Le général attache le citoyen Mathieu à mon bataillon comme officier de santé.

— Bravo ! s'écria la jeune cantinière en sautant de joie et en applaudissant des deux mains. Vive le général !

— Et moi aussi, ma petite Muguette, je suis enchanté ! dit le vieillard en lui souriant, car j'aime déjà beaucoup les volontaires du deuxième bataillon, leur gentille cantinière et leur brave commandant.

— Et nous vous payons tous de retour, répondit Fabien Renaud. Je me suis aperçu ce soir, en effet, que mes soldats commencent à vous voir d'un bon œil.

— Je dois cela sans doute aux égards que vous m'avez montrés devant eux, commandant ; merci. Je compte bien d'ailleurs mériter leur affection, grâce aux soins que je leur prodiguerai... Je dois vous avouer, cependant, que ma sollicitude aura parfois des distractions.

— Comment cela ?

— Sur les champs de bataille, il m'arrivera sans doute de secourir ça et là quelque pauvre diable de Vendéen blessé. Il ne faudra pas m'en vouloir. A mes yeux, l'humanité ne perd jamais ses droits.

— Vous avez mon estime, citoyen Mathieu ! répliqua chaleureusement Fabien Renaud.

— Et la mienne aussi ! repartit Muguette en embrassant le vieillard.

Le commandant emmena le nouveau chirurgien, à qui il fit donner une tente de campement pour passer la nuit.

Resté seul avec Muguette, Bénédicte lui apprit ce qui s'était passé entre l'ancien fermier, Justin et Jean Girard. Il lui dit en outre que son père et son mari s'étaient élancés à la poursuite de Roch Duhoux.

— Pourvu qu'il ne leur arrive point malheur ! dit-elle inquiète. Ce Roch Duhoux est un rusé coquin.

— Rassure-toi, petite. Ils sont de force à déjouer ses ruses et à le tenir en respect.

Au même instant, un bruit de pas se fit entendre ; le père Cazeaux et Justin parurent. Muguette leur sauta au cou et les pressa contre son cœur.

— Vous voilà ! dit-elle, Dieu soit béni !

— Je vois que Bénédicte t'a tout conté, dit le vieux volontaire national.

— Oui. Vous avez tué Jean Girard, et vous avez persuadé Roch Duhoux.

— L'avez-vous aperçu ? demanda le capitaine. Avez-vous pu vous emparer de lui ?

— Nous l'avons rejoint, répondit Coquelicot, et nous allions le saisir lorsqu'il a bondi sur le dos d'un cheval qui pâturait dans un pré ; il lui a serré les flancs et fait prendre le triple galop sur le chemin de Clisson.

— Il aura de la chance, reprit Bénédicte, s'il ne rencontre pas en route des patrouilles de hussards qui le feront de nouveau prisonnier.

— Ou qui le tueront, s'il résiste. Auquel cas, père, ajouta Muguette, votre haine n'aura plus d'objet.

— Je ne serai satisfait, mon enfant, que si ce Roch Duhoux tombe mort sous mes yeux et frappé par moi ! répondit l'ancien fermier avec une sombre animation.

Il était minuit quand Bénédicte rentra dans Torfou. Il s'endormit vite, car la fatigue l'accablait. De chers fantômes vinrent flotter dans ses rêves, Blarthe et la comtesse lui apparurent comme des anges dans le bleu du ciel. Puis le comte et Raoul traversèrent à plusieurs reprises cette vision des songes. Mais ils étaient tous vêtus de noir et leurs yeux avaient de lugubres profondeurs. Ils souriaient, hélas ! de ce sourire triste qui ressemble au fœtus inflexible de la mort. Une pénible sensation troublait le sommeil de Bénédicte, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par de violentes clameurs, au milieu desquelles retentissaient distinctement ces cris d'alarme :

— Les Vendéens ! les brigands !

Il se leva rapidement et se rendit en toute hâte auprès de Kléber, qui déjà était à cheval, donnant des ordres et prêt à se porter avec son avant-garde à la rencontre de l'ennemi. Kléber avait le sourcil froncé, la lèvre frémissante, la parole brève. Sa face de lion était menaçante et terrible. Apercevant deux cavaliers qui traversaient une rue en criant : " Aux armes ! " il leur barra le passage et demeura stupéfait en reconnaissant le général Léchelle et le représentant Carrier.

— Quoi ! c'est vous qui causez tout ce tapage ? leur dit-il en les foudroyant du regard. La peur vous rend-elle insensés ?

— Le danger est formidable ! s'écria Léchelle presque effaré. Les républicains ont été battus à Luçon ! Nous avons rencontré les brigands en masse compacte, et nous avons rebroussé chemin pour vous prévenir.

— Avant une heure, les Mayençais seront attaqués ! reprit Carrier. Soyez sur vos gardes, citoyen général ! Nous, à bride abattue, nous allons partir pour Clisson, et vous amener le corps de bataille.

— Canclaux doit être averti déjà, et en marche sur Torfou, répondit Kléber. Je vais d'ailleurs lui envoyer deux officiers d'ordonnance. Restez avec nous.

— Non pas ! répondit vivement Léchelle. Il vaut mieux, ajouta-t-il avec un accent déclamatoire, que nous nous chargions de cette importante mission, dont la gravité est incontestable.

— Et puis c'est plus prudent pour vous, répliqua Kléber d'un ton sec.

Léchelle et Carrier feignirent de n'avoir pas entendu.

— Quand donc, s'écria ce dernier, saisirai-je entre mes mains tous ces royalistes, tous ces brigands ! Avec quelle joie profonde je les écraserais !

— Et tous deux sortirent de la ville au galop. Ils s'élançèrent sur la route de Clisson.

Une heure plus tard, vingt mille Vendéens se précipitaient sur l'avant-garde de Kléber, rangée en bataille devant Torfou et comptant à peine deux mille hommes. Le général reçut le choc sans s'intimider. Placé au milieu de ses soldats, il les encourageait d'une voix retentissante, et les soutenait en quelque sorte contre la foule des assaillants. Bénédicte apparaissait souvent à ses côtés, calme, superbe d'enthousiasme contenu, projetant autour de lui un regard ferme et sûr ; puis, sur un ordre du général, plongeant au plus épais de la mêlée, et riant, sous des pluies de balles, l'intrépidité des républicains, qui faiblissaient accablés par le nombre. Le combat était trop inégal pour que la colonne d'avant-garde pût compter sur une victoire. Kléber ordonna la retraite. Elle se fit avec lenteur et sang-froid, jusqu'au moment où un caisson vint à éclater et produisit une panique dans les rangs. Les Mayençais traversèrent précipitamment la Sevre nantaise. Les Vendéens, qui les suivaient pas à pas, se ruèrent alors sur eux, espérant les culbuter. Mais Kléber fit placer deux pièces d'artillerie sur le pont qui venait d'être franchi, puis s'adressant à Fabien Renaud :

— Faites-vous tuer là avec votre bataillon, lui dit-il.

— Oui, mon général, répondit le stoïque commandant.

Et les volontaires nationaux, silencieux, résignés, se tinrent prêts à mourir. Pas une voix ne protesta. Seul, un jeune chasseur prit la parole en cet instant suprême et ce fut Coquelicot :

—Oui, mourons ! s'écria-t-il. Mourons pour le salut de l'avant-garde ! C'est si beau de se dévouer !

Les royalistes s'avancèrent en colonne serrée pour franchir le pont. Une première fois ils furent repoussés par des décharges à mitraille. Mais le commandant du bataillon avait été atteint d'un coup de feu. Bénédicte l'avait vu tomber. Il accourut et s'empara du commandement. Les Vendéens revinrent alors plus nombreux à la charge. Cette fois le comte de Flavigny et Raoul les dirigeaient. En les apercevant, Bénédicte frissonna. Un horrible serrement de cœur le rendit muet un instant.

—Je vous salue, capitaine ! lui cria le comte en brandissant son épée.

—Monsieur le comte, je vous salue ! répondit l'aide de camp en affermissant sa voix.

—Retirez-vous, capitaine, et laissez-nous passer ! ajouta Raoul d'un ton cordial.

—Impossible ! répliqua vivement Bénédicte. Que le destin s'accomplisse, murmura-t-il ensuite, et que Dieu les protège !

De part et d'autre, on commanda le feu. Une terrible décharge fit éclater formidablement tous les échos de la campagne. Les volontaires furent décimés, mais ils ne songèrent ni à se rendre ni à fuir. Au milieu des fracas et des gémisses, on entendait la voix vibrante de Bénédicte répéter : " Serrez les rangs ! " Et la petite cohorte, résolue au sacrifice, se repliait sur elle-même comme pour mieux sentir tous les cœurs palpiter à l'unisson du même héroïsme. Saisis d'admiration, émus de pitié, les assaillants hésitaient à écraser cette poignée de braves, quand Charette et le comte de Lescure, qui survinrent, leur intimèrent l'ordre de marcher en avant.

C'en était fait de l'aide de camp de Kléber ainsi que de tout le bataillon des volontaires nationaux ! Mais tout à coup une rumeur profonde, semblable à un roulement de tonnerre, domina tous les bruits.

—Le corps de bataille des Mayençais !

Cette clameur terrible intimida les Vendéens. Ils n'osèrent plus se précipiter sur le pont, dans la crainte d'être pris en flanc par toute une division de l'armée républicaine. Canclaux, prévenu à temps, non par Léchelle et Carrier, mais par ses émissaires secrets, arrivait en effet menaçant la droite des royalistes, qui rétrogradèrent à leur tour pour se mettre en bataille dans une forte position.

—Vous êtes sauvés, braves gens ! dit le comte de Flavigny à dix pas des volontaires nationaux. Vive Dieu ! vous l'avez bien mérité !

—Les chances s'égalisent, reprit Raoul en se plaçant près de son père. Tant mieux ! Au revoir, capitaine Bénédicte !

—Au revoir, monsieur Raoul ! répondit l'aide de camp de Kléber en attachant un regard attendri sur le jeune et intrépide Vendéen.

La bataille recommença. Elle ne fut pas longtemps douteuse. Les royalistes, vaincus, furent poussés l'épée dans les reins jusqu'au delà de Torfou.

II

Les Mayençais avaient été presque toujours victorieux. Il n'en était pas de même des diverses colonnes parties de Saumur, de Luçon, de la Rochelle et des Sables. Composées du contingent des levées en masse effectuées autour du pays, elles avaient pris la fuite au premier choc des Vendéens. Le général Boysser lui-même venait de le laisser surprendre à Montaigu et en avait été chassé ; de sorte que, malgré ses succès, la division de Mayence dut bientôt rétrograder, pour ne pas rester en flèche dans le Bocage, exposée aux efforts réunis de toute l'armée royale et catholique. Elle se replia sur Nantes. Ce ne fut d'ailleurs qu'un retard de quelques jours dans les opérations. Réorganisés avec une promptitude qui tenait du prodige, les colonnes se remirent en campagne. Canclaux était destitué, et Léchelle nommé général en chef, ainsi que

l'avait prévu Kléber, qui heureusement consentit à diriger lui-même la nouvelle expédition.

Les Mayençais chassèrent une seconde fois tout ce qui s'efforçait de comprimer leur élan. Ils poussèrent jusqu'à Bholet, dont ils parvinrent à s'emparer.

Presque tous les chefs vendéens, Bonchamps, d'Elbée, Lescure, La Rochejacquelin, le comte de Flavigny s'étaient concentrés aux environs de la ville avec quarante mille hommes. Une bataille s'engagea en l'absence du général en chef républicain, qui se tint prudemment au château de la Tremblaye, à deux lieues de la plaine où se déroulait la bataille, laissant à Kléber toute la responsabilité. Dès le commencement, l'avantage sembla se prononcer en faveur des Vendéens. Le conventionnel Carrier prit même la fuite en criant. " Sauve qui peut ! " Mais Kléber apostropha énergiquement le lâche, fit avancer sa division et rétablit le combat. L'action fut terrible, acharnée. Des deux parts, il y eut pour ainsi dire des miracles de valeur. Cependant la régularité et la discipline firent pencher la victoire du côté des bleus. Les royalistes, culbutés, s'enfuirent vers la Loire, où leurs familles agglomérées attendaient dans d'affreuses angoisses le résultat de cette lutte décisive. Beaupuy et Westermann coururent à bride abattue sur les fuyards. Un jeune officier vendéen rallia héroïquement quelques braves sur le chemin de Beaupréau. Il essaya de barrer la route aux hussards, mais ceux-ci sabrèrent les malheureux et passèrent par-dessus.

Le jeune officier vendéen n'était autre que Raoul. Blessé d'un coup de sabre à la tête, il s'était évanoui.

Quand il reprit ses sens, il faisait nuit, mais la lune éclairait la campagne. Il vit alors deux hommes dont les visages s'inclinaient vers lui. L'un pansait sa blessure, tandis que l'autre le soutenait dans ses bras. Il les regarda attentivement et murmura deux noms :

—Bénédicte... M. Mathieu.

—Nous-mêmes, répondit le vieillard en entourant d'un linge la blessure du comte de Flavigny.

—Je vous ai aperçu au moment où vous affrontiez la charge de nos hussards, reprit Bénédicte. Je suis accouru, redoutant que vous ne fussiez mortellement frappé. Dieu merci ! le coup de sabre que vous avez reçu n'a rien de dangereux. Notre ami, M. Mathieu, qui est maintenant chirurgien d'un de nos bataillons, vient de me rassurer à cet égard. Nous allons nous faire transporter secrètement à Cholet.

—Prenez garde de vous compromettre ! articula Raoul d'une voix qui faiblissait.

—Ne craignez rien pour nous.

—Vous êtes bons, messieurs !

Epuisé par la perte de son sang, le jeune officier vendéen s'évanouit de nouveau. M. Mathieu n'essaya pas de combattre l'effet de cette seconde syncope. Le père Cazeaux et Justin, brave homme, un peu royaliste, ayant eu autrefois des relations d'affaires avec les fermiers d'Aprenont. Il avait aisément consenti à céder sa demeure ; mais, pour ne point se compromettre, il s'était hâté d'en sortir et d'aller chercher un asile à quelques lieues de Cholet, au village de Maulévrier. Muguette s'était chargée de trouver un refuge hospitalier où l'on consentirait à recevoir le blessé. Elle y réussit promptement, et on y cacha le vicomte de Flavigny.

La maison dans laquelle on avait introduit le jeune insurgé était située dans un faubourg de la ville, entre une cour et un jardin. Elle était petite et se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Elle appartenait à un ancien commerçant, brave homme, un peu royaliste, ayant eu autrefois des relations d'affaires avec les fermiers d'Aprenont. Il avait aisément consenti à céder sa demeure ; mais, pour ne point se compromettre, il s'était hâté d'en sortir et d'aller chercher un asile à quelques lieues de Cholet, au village de Maulévrier.

Quand le blessé reprit ses sens, il s'agitait péniblement sur la couche où on l'avait étendu, puis il essaya de se soulever, mais il n'en eut pas la force. Alors seulement il aperçut le capitaine d'état-major veillant à son chevet. M. Mathieu était aussi là près du malade, interrogeant son pouls et lui faisant respirer des sels. Quelques meubles en merisier, des rideaux

de sergo bleus ornaient la chambre modeste où se trouvait Raoul. Une lampe en cuivre, couverte d'un abat-jour, était posée sur un guéridon.

—Où suis-je ? murmura le jeune Vendéen.

—Dans Cholet, en lieu de sûreté, dit Bénédicte.

—Je me souviens. J'étais tombé sur le champ de bataille, et vous m'avez secouru.

—Nous vous avons transporté ici pour vous prodiguer nos soins.

—Oui, oui. Je comprends : vous êtes de ceux qui sont intrépides dans la mêlée et généreux après le combat. Cela est beau. Merci, messieurs !

Après une pause, Raoul reprit :

—Ainsi les royalistes sont vaincus ?

M. Mathieu répondit par un signe de tête affirmatif.

—Et mon père ? demanda le jeune officier vendéen, savez-vous ce qu'il est devenu ?

—Je l'ignore. Il m'est apparu un instant au milieu de la mêlée, toujours calme, toujours intrépide. Espérons qu'il aura dirigé la retraite des Vendéens. Nous nous plaçons à croire qu'il est sain et sauf.

—Cruelle défaite pour nous ! soupira Raoul. Trois de nos généraux ont été blessés mortellement : d'Elbée, Lescure et Bonchamps.

Puis, se tournant vers M. Mathieu :

—On m'a répété ce que vous avez prédit devant le conseil de guerre aux Herbiers. Hélas ! monsieur, votre prédiction commença à s'accomplir avec une effrayante rapidité.

M. Mathieu sourit tristement.

—Ceux dont vous parlez, dit-il, méritaient d'être frappés sur un champ de bataille plus glorieux que celui d'une insurrection. Ils étaient dignes de mourir en défendant nos frontières envahies par l'étranger.

—Oui, murmura Bénédicte, nous avons pu les apprécier comme juges et comme soldats. Deux mots suffirent à les peindre : bravoure et générosité.

—C'est leur oraison funèbre que vous prononcez là, messieurs. S'ils sont morts et qu'ils vous entendent, ils doivent être heureux.

Disant cela, les yeux de Raoul se fermèrent, appesantis par la fatigue, et il s'assoupit. Lorsqu'il se réveilla une heure plus tard, M. Mathieu et Bénédicte étaient encore près de lui. Un accent de fièvre l'agitait.

—Ma mère ! murmurait-il, où es-tu, ma pauvre mère ? Et toi, Blanche, ma chère petite Blanche, te verrai-je ? Je ne sais quel pressentiment me crie dans l'âme que nous ne serons jamais unis ! Et pourtant je t'aime de toutes les forces de mon cœur, mon ange radieux.

Ces deux noms, prononcés par Raoul, répondaient à l'une des préoccupations les plus poignantes de Bénédicte. Il attendit néanmoins que le blessé montrât un peu de force et de résignation pour lui adresser plusieurs questions qui se pressaient depuis une heure sur ses lèvres sans oser s'en échapper.

—Vous avez appelé votre mère, lui dit-il avec une douceur grave qui dissimulait le tourment dont il se sentait pénétré. Vous avez aussi nommé mademoiselle Blanche de Flavigny. Est-ce que vous ne savez pas où elles sont ?

—Moi ? balbutia le jeune officier vendéen. Non, ou plutôt, si fait. Je le sais.

—Refuseriez-vous de vous confier à moi, de me révéler le nom de l'endroit où elles se sont réfugiées ?

—Pourquoi ? Quelle est votre intention ?

—Ne la devinez-vous pas ? Eh bien ! si cela était possible je ferais prévenir cette nuit même votre mère et votre fiancée que vous êtes vivant.

Raoul tressaillit. Un éclair de joie traversa son regard.

—Ah ! monsieur, balbutia-t-il avec vivacité, ce que vous me dites là me cause une sensation de bonheur véritable. O ma mère ! O ma Blanche ! reprit-il en s'exaltant, vous me pleurez ! Consolerez-vous, chères affligées ! un ami me protège et va rassurer votre pauvre cœur !

—Ne vous animez pas ainsi, dit M. Mathieu vous accélérerez votre fièvre, vous vous épuisez. Parlez bas.

—Oui, vous avez raison, et je vous obéis.

—Maintenant, reprit Bénédicte, dites-moi où vous avez laissé la comtesse et mademoiselle de Flavigny.

—A Trémontaine, répondit Raoul.

—Quelle distance de Cholet ?

—Deux lieues environ.

—Sur quel chemin ?

—Sur le chemin de Beaupréau.

—Supposez-vous qu'elles y soient encore ?

—Oui, car elles nous ont déclaré, à mon père et à moi, qu'elles n'en sortiraient qu'avec nous.

—Le comte les a peut-être rejointes et emmenées.

Raoul réfléchit un instant.

—C'est impossible ! répondit-il. Mon père ! Ah ! je connais son amour pour moi ! Ne me voyant plus à ses côtés, il sera revenu sur le champ de bataille. Je suis sûr qu'il me cherche parmi les blessés et les morts.

Bénédicte tressaillit.

—Le malheureux ! dit-il, s'il est pris, il est perdu.

—Il sera fusillé, n'est-ce pas ?

—Les ordres sont formels. On n'épargne aucun chef vendéen.

—Ah ! capitaine, sauvez-moi père !

—Oui, oui, je sauverai le comte, s'il en est temps encore ! s'écria Bénédicte. Je vous quitte, Raoul. Je vais parcourir la plaine où l'on s'est battu. Je chercherai M. de Flavigny. Puissé-je le rencontrer ! Je lui dirai alors que vous êtes sous ma sauvegarde, et je le supplierai, en votre nom, de s'éloigner au plus vite.

—Et si vous ne le rencontrez pas, qui prévendra Blanche que je suis encore vivants ? qui rassurera ma pauvre mère ?

Le capitaine allait sortir. Il s'arrêta.

—Comptez sur moi ! répondit-il en se frappant le front. Quoi qu'il arrive, il faut d'abord que votre mère et votre cousine sachent que vous êtes en sûreté. Deux hommes qui me sont dévoués iront ce soir même jusqu'à Trémontaine, porteurs d'une lettre de moi pour la comtesse de Flavigny.

Un éclair de reconnaissance et d'admiration brilla dans le regard de Raoul. Son énergie était épuisée ; il referma les yeux et se rendormit en souriant.

—Mon ami, dit Bénédicte à M. Mathieu, ne l'abandonnez pas jusqu'à mon retour. J'aime ce jeune homme plus que je ne saurais l'exprimer. Je vous en conjure, reportez sur lui un peu de la tendresse dont vous me comblez.

—Allez en paix, mon cher enfant, je ne quitterai pas le chevet du blessé.

Bénédicte sortit de la maison et se rendit à l'endroit de la ville où bivouaquait le deuxième bataillon des volontaires républicains. Fabien Renaud en était toujours le commandant. La balle qui l'avait frappé tandis qu'il défendait le pont de la Sèvre nantaise l'avait renversé de cheval, mais ne l'avait blessé que légèrement. Après huit jours de repos, il s'était fait un devoir de reprendre son commandement.

Il se tenait assis sur une chaise, enveloppé de son manteau, au milieu d'un cercle formé par ses soldats étendus sur des bottes de paille, lorsque Bénédicte s'arrêta devant lui.

—Mon cher Fabien, lui dit-il, j'ai besoin du chasseur Justin et du grenadier Cazeaux. Peux-tu les mettre à ma disposition ?

—Ta demande est inutile, mon cher capitaine. Ne t'ai-je pas prévenu qu'ils étaient à tes ordres tous les fois que tu jugerai utile de les employer ?

—Tu es un camarade parfait, mon Fabien.

Un quart d'heure après, le père Cazeaux et Justin partaient pour Trémontaine, tandis que Bénédicte sortait à pied de la ville et commençait à parcourir le champ de bataille où s'était si rudement entre-choqués les blancs et les bleus. Il marchait à l'aventure, allant en tous sens, changeant de direction chaque fois qu'il s'imaginait voir une ombre se glisser au loin.

La lune planait toujours dans le ciel, versant sa tranquille

et froide clarté sur les cadavres épars, sur les flasques de sang coagulé, sur les armes tordues qui jonchaient le sol, sur les affûts en morceaux, sur les champs labourés par la mitraille, sur les huissons troués par les boulets. Tous les blessés avaient été portés à Cholet ou dans les villages voisins. Aussi pas un gémissement, pas une plainte ne troublait le repos de la nuit. Seule une brise d'automne exhalait de vagues soupirs. Tout à coup, cependant, un galop sonore retentit dans la plaine. Bénédicte aperçut, à quelque pas de lui, un pan d'ombre projeté par une mesure ; il s'y déroba. Presque aussitôt il distingua l'uniforme d'un officier supérieur, et reconnut le général en chef, escorté de plusieurs aides de camp.

A la nouvelle de la victoire remportée sous les murs de Cholet, Léchelle s'était décidé à paraître où l'ennemi n'était plus.

— Le lâche ! murmura Bénédicte.

A peine eut-il perdu de vue les cavaliers qu'il se remit en quête.

Comme il arrivait au chemin de Beaupréau, après avoir côtoyé une longue haie d'aubépine, il se trouva soudain à côté d'un homme penché vers la terre, examinant avec attention le visage de quelques morts qui portaient l'habit des gentilshommes vendéens.

— Ne cherchez plus, monsieur le comte, dit doucement le capitaine d'état-major.

M. de Flavigny, car c'était lui, se leva d'un bond, et arma deux pistolets.

— Ai-je donc l'air de vous attaquer ? reprit l'aide de camp. Désarmez bien vite, et causons.

— Vous, capitaine Bénédicte ! s'écria le comte. Alors je me rassure ! que dis-je ? je me réjouis ! car vous avez une bonne nouvelle à m'apprendre, n'est-ce pas ? Mon fils...

— Votre fils est caché dans Cholet. Il a reçu un coup de sabre à la tête, mais la blessure n'a rien qui doive vous armer.

— Ah ! capitaine, conduisez-moi vers lui !

— Ce serait commettre une imprudence grave, monsieur le comte. Croyez-moi, retournez vers les Vendéens.

— Je vous supplie de me permettre d'embrasser mon fils, que je pleurais déjà.

— Eh bien ! venez. Enveloppez-vous dans votre manteau et consentez à vous coiffer d'un chapeau républicain.

Disant cela, Bénédicte ramassait le tricorne d'un officier bleu tué dans la bataille et le présentait à M. de Flavigny.

— Je vous obéis, répondit le comte, car j'ai hâte de revoir Raoul, et s'il est possible, de le conduire à sa mère, à Blanche, qui sont au village de Trémentine sur le chemin de Beaupréau.

— Dans une heure, au plus tard, la comtesse et mademoiselle de Flavigny apprendront que votre fils existe et ne court aucun danger.

— Qui donc leur apprendra ?

— Deux messagers de confiance que j'ai expédiés moi-même, et qui font diligence en ce moment.

M. de Flavigny tûmeura stupéfait. L'étonnement le rendait silencieux.

— Capitaine, dit-il enfin, j'ai vraiment peine à comprendre une si touchante conduite de la part d'un adversaire politique. Je cherche en vain la cause du dévouement que vous nous montrez. Vous avez sauvé ma nièce, vous sauvez mon fils. Qu'avons-nous donc fait pour mériter que de tels services nous soient rendus par vous ?

— C'est bien facile à expliquer, monsieur le comte : votre famille et vous, quand je n'étais qu'un pauvre père, vous m'avez montré une exquise bienveillance. Je n'ai pas oublié d'ailleurs que M. Raoul nous a secourus, M. Mathieu et moi, au fond du gouffre d'Aprémont. Ma reconnaissance sera éternelle, et je ne laisserai pas échapper aucune occasion de vous le prouver.

— Vous êtes vraiment généreux dans la manifestation de votre gratitude, car vous faites pour nous cent fois plus que nous n'avons fait pour vous. Vous n'êtes plus notre débiteur et c'est nous maintenant qui vous devons.

— En dépit des opinions qui nous divisent, monsieur le comte, honorez-moi de votre amitié, et, quel que soit le péril auquel je m'expose désormais pour votre salut ou pour le salut de votre famille, nous serons quittes.

— Ma famille et moi, nous savons vous apprécier, capitaine, et malgré la divergence de nos convictions politiques nous vous aimerons toujours.

— Voilà une belle et bonne parole, monsieur le comte. Je vous rends grâce de l'avoir prononcée... Et maintenant, reprit Bénédicte, ne nous attardons plus... Suivez-moi.

— Je vous suis.

Tous deux s'éloignèrent en s'engageant dans un sentier qui traversait diagonalement la plaine et aboutissait au faubourg le plus rapproché de Cholet.

Quand ils furent à quelque distance, un homme, qui s'était tenu immobile derrière la haie d'aubépine, se glissa en rampant dans le sentier. Cet homme avait le front couvert d'un bonnet phrygien rabattu sur ses sourcils, il était vêtu d'une carmagnole ; son menton plongeait à demi dans une haute cravate nouée à la Saint-Just. Evidemment il cherchait à cacher une partie de son visage. Ses mains étaient pleines de pièces d'argent, de bijoux et d'assignats dont il avait dépouillé les morts.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit-il en plongeant son trésor d'oiseau de proie dans une poche de sa culotte de drap gris, bonne découverte ! Voilà une aventure qui me fera décidément bien venir du citoyen général Léchelle et du citoyen représentant Carrier. Il faut que je sache où va ce Bénédicte en compagnie de ce ci-devant comte de Flavigny. Je le saurai, mille diables ! ils auront de la chance s'ils échappent à la guillotine.

Il s'élança sur leurs traces en ajoutant :

— Dès qu'ils seront exécutés, j'en enverrai l'heureuse nouvelle au marquis d'Aprémont, qui les exècre si cordialement... Mais, basto ! je me soucie bien à présent de ce grossier gentilhomme qui me traite de manant, de marouffe, de coquin ! Décidément je préfère qu'on m'appelle citoyen Roch Duhoux. D'ailleurs la cause vendéenne est perdue ; ma foi ! sauve qui peut ! Moi, je me sauve du côté des vainqueurs, où se trouve la force, c'est-à-dire la justice et le bon droit. C'est clair.

Tandis qu'il articulait ces derniers mots en ricanant, il se heurta le pied contre un cadavre. C'était celui d'un officier royaliste, dont le grade était indiqué par un nœud de ruban vert attaché à son chapeau. Duhoux fouilla rapidement les habits du mort, et s'empara de quelques louis.

— Des pièces d'or à l'effigie des tyrans ! dit-il avec un grimace de dédain. Quelle horreur ! Je suis un honnête sans-culotte désormais, et je repousse les richesses avec mépris !

Par un brusque mouvement, en effet, il envoya les pièces d'or rejoindre dans sa poche tous les objets précieux qu'il y avait déjà entassés. Puis il se mit à courir sur la pointe des pieds pour se rapprocher sans bruit du capitaine et du comte, dont les silhouettes noires se remarquaient à peine à travers les vapeurs du bûcher. Il eut beau se précipiter sa course, il s'aperçut bientôt qu'il n'était plus sur les traces de Bénédicte et de M. de Flavigny. Vainement il explora tout le réseau des petites rues qui se croisaient à l'entrée de la ville, aucun indice ne lui révéla ce qu'ils étaient devenus, ni dans quelle habitation ils avaient mystérieusement pénétré.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, je ne prendrai pas une minute de repos que je ne les aie retrouvés et dénoncés. J'ai hâte de faire mes preuves de civisme.

Comme il courait de ça et de là avec impatience, écoutant aux portes, interrogeant les fenêtres du regard, et répétant ces mots avec colère : " Je finirai bien par découvrir leur gîte, " il arriva en face d'un ancien couvent de cordeliers, que les moines avaient abandonné à la vue des républicains, Il s'approchait pour l'examiner, et songeait même à s'y introduire, lorsqu'on lui frappa rudement sur l'épaule. Il se retourna.

— Le citoyen représentant Carrier ! s'écria-t-il.

Et il souleva son bonnet rouge avec un respect craintif.

— Moi-même, dit le sombre conventionnel, qui en attendant

l'heure du conseil de guerre se promenait seul dans la ville, inspectant les bivouacs et observant ceux qui passaient.

Roch Dahoux tremblait visiblement sous le terrible coup d'œil du représentant.

—Que fais-tu ici ? lui demanda Carrier. As-tu donc l'envie de te cloîtrer, ex-brigand que tu es ?

—Moi, mille diables ! répondit Dahoux en roidissant sa voix. J'ai l'horreur des couvents, et j'étranglerais tous les trappistes sans soufreiller.

—A la bonne heure, morbleu ! je vois que tu deviendras vite un bon jacobin.

—Mieux que ça ! un sans-culotte, un septembriseur, tout ce que vous voudrez. Je vous appartiens depuis le jour où sur le chemin de Clisson j'ai été pris et conduit devant le citoyen général Léchelle et devant vous. Ordre de me fusiller. Je me croyais mort ; pas du tout. Je propose de vous servir, et vous m'épargnez.

Carrier ricana.

—Enfin, dit-il, tu est devenu notre espion, moyennant quoi, nous t'avons laissé la vie sauve. C'est bien. Fais ton devoir comme tu nous l'as promis, sinon.

Le futur proconsul de Nantes s'interrompit, et reprit brusquement :

—Tu ne m'as pas encore dit pourquoi tu es ce soir dans Cholet.

—Je cherche le capitaine d'état-major Bénédicte, aide de camp du général Kléber. C'est un traître qui cache et protège des Vendéens.

—En es-tu sûr ?

—Parfaitement sûr.

—Alors ça ira ! Prouve ce que tu avances, Léchelle et moi, nous nous chargeons de faire guillotiner ces gueux de royalistes, celui qui ose les soustraire à la fureur du peuple, et peut-être aussi cet aristocrate de Kléber, que je hais.

—Les preuves que vous me demandez, j'espère bien vous les fournir cette nuit même. Je me remets en quête. vous verrez bientôt que je suis un bon limier.

—Soit. Dépêche-toi. Il faut qu'avant le jour tu rejoignes les Vendéens, afin que tu puisses nous dépeindre leur situation, et nous dénoncer leurs projets, que nous ignorons complètement.

Vous serez content de moi, comme vous devez l'être déjà.

—En effet, c'est sur un avertissement de toi que les républicains ont été en mesure de recevoir terriblement le choc des royalistes sous les murs de cette ville. Mais tu aurais peut-être dû accompagner les brigands dans leur fuite. Tu saurais maintenant où ils sont et ce qu'ils font.

—A vrai dire, je commence à craindre que mon espionnage ne finisse mal. Si les Vendéens conçoivent le moindre soupçon, je serai écharpé sans miséricorde. Ne puis-je, citoyen représentant, vous être utile en m'exposant moins ?

—Plus tard, mais patience. Quant à présent, il importe que tu continues à remplir le rôle que nous t'avons tracé. Il le faut, entends-tu ?

La voix du conventionnel était impérieuse. Duhoux n'osa pas répliquer.

—Je continue mon inspection des bivouacs, reprit Carrier. N'oublie pas mes ordres, et tâche de les bien exécuter. Au revoir !

Immuable et muet, Duhoux le regarda s'éloigner. Son silence ne dura qu'un instant.

—Mon nouveau maître doit être un sieffé gredin, dit-il en grimaçant un sourire. Il me rappelle le marquis d'Apremont. Baste ! ajouta-t-il philosophiquement, il faut bien qu'il y ait des chenapans sur la terre, ça fait ressortir la vertu.

Pendant ce temps, Bénédicte et M. de Flavigny étaient venus sans obstacle à la maison qui abritait Raoul. Ils traversèrent la cour, franchirent l'unique étage, et entrèrent dans la chambre où reposait le blessé sous la surveillance de M. Mathieu. Il dormait encore. Le comte s'inclina en silence vers le lit, embrassa doucement son fils, remercia tout bas le vieux

chirurgien, et s'assit sur une chaise près du chevet. Il y eut un long silence, durant lequel M. de Flavigny écouta les battements des artères du jeune officier vendéen.

—Il est calme, murmura-t-il d'un air heureux. Il respire sans effort. Que pensez-vous de son état, docteur ?

—Il me paraît aussi rassurant que possible, monsieur le comte. Aucune lésion grave à la tête. Beaucoup de sang répandu. Une extrême faiblesse. La guérison sera prompte, j'en ai le ferme espoir.

—Ce que vous me dites là, monsieur Mathieu, réjouit mon pauvre cœur. Ah ! que ne m'est-il permis d'attendre ici que mon fils soit rétabli !

—Comptez-vous donc repartir bientôt ?

—Cette nuit même. Il importe que j'aille au plus vite reprendre mon commandement. Au milieu des conjectures terribles où sont placés les Vendéens, l'honneur doit parler en moi plus haut que l'amour paternel.

—Oui, dit gravement Bénédicte, chacun de nous a d'impérieux devoirs à remplir. Un soldat n'abandonne pas la cause à laquelle il appartient alors qu'elle est plus en péril que jamais. Je vous plains, monsieur le comte, mais je n'ose vous retenir. Ah ! pourquoi ne combattons-nous pas sous le même drapeau ?

—Parce que nous n'avons, mon cher capitaine, ni les mêmes opinions, ni les mêmes préjugés !

—Opinions et préjugés, répliqua Bénédicte avec tristesse, ne devraient-ils pas se fondre dans un sentiment commun, l'amour de la patrie, quand le territoire est envahi par l'étranger, quand cinq cent mille baïonnettes s'efforcent d'écraser la France, quand la Prusse, l'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre méditent sans doute de la réduire et de la démembrer ?

—La démembrer ! Ah ! nous ne souffririons pas cela, nous royalistes ! répondit énergiquement le comte. C'est alors que nous consentirions à nous unir aux républicains pour repousser hors des frontières de la patrie les vainqueurs insolents.

—Il serait trop tard sans doute ! dit l'aide de camp. Nos divisions intestines nous ayant affaiblis les uns et les autres, aurions-nous encore une énergie capable d'affronter toutes les puissances de l'Europe maîtresse de notre capitale ? J'en doute, hélas !

M. de Flavigny devint soucieux.

—Croyez-moi, poursuivit le capitaine d'état-major d'une voix émue, les souverains coalisés haïssent la France, non parce qu'elle est maintenant une république, mais parce qu'elle est la France, c'est-à-dire le pays plus compacte et le plus puissant. On jalouse notre unité nationale, et l'on tente d'en briser le faisceau. Ce sont les manifestes de Brunswick et l'or de Pitt qui ont poussé la démocratie aux plus cruels excès, n'en doutez pas. La responsabilité d'une grande partie du sang qui a coulé sur les échafauds doit remonter plus haut que les Marat, les Danton, les Robespierre : elle doit remonter jusqu'aux souverains hostiles qui ont exaspéré les esprits en prétendant intervenir dans les débuts pacifiques de notre révolution.

Vous avez peut-être raison, monsieur, répondit le comte en s'animant. Mais enfin le mal est fait : le roi a péri, la religion est persécutée, tous les grands intérêts sociaux sont à la merci de quelques hommes violents. La Convention domine, en un mot, elle règne par la terreur. Tout bon gentilhomme doit protester et mourir les armes à la main plutôt que de courber la tête sous un joug sanglant, qu'il réproûve et dont il a l'horreur.

Vous n'êtes pas le seul à le réproûver et à en avoir horreur, monsieur le comte. Mais souffrez que je vous le dise, c'est la guerre étrangère, secondée par la guerre civile, qui fait la force et le maintien du gouvernement dont vous parlez. Il représente en effet, malgré tout, la haine de l'invasion et l'enthousiasme de la résistance à tout prix. J'espère qu'il parviendra à reconquérir l'intégrité du sol national, et ce sera son excuse, sa gloire même dans l'avenir. Je n'en gémis pas moins, comme vous, sur les malheurs publics qui désolent de nos jours l'histoire de notre beau pays.

—Ce dernier avou me prouve une fois de plus, capitaine, que vous avez une âme franche et généreuse. Je vous l'avoue, le sentiment de patriotisme dont vous êtes si pénétré vous honore à mes yeux. Ce sentiment, soyez-en certain, palpète également en moi, et plus d'une fois ma conscience s'est troublée à la nouvelle des victoires remportées par les rois de l'Europe sur les armées de la République...de la République que cependant je ne consentirai jamais à servir...Brisons sur ce point, je vous en conjure, reprit le comte. Toute discussion est inutile entre nous, car nous ne saurions conclure dans le même sens.

—Oui, à moins qu'il ne soit point en état de supporter la fatigue d'un voyage...Votre avis, docteur?

—Je crois qu'à la condition de lui faire prendre souvent quelques gouttes d'un cordial que je vous donnerai, il n'aura pas beaucoup à souffrir d'un déplacement.

—Vous m'encouragez. Merci.

M. Mathieu sortit pour se rendre aux ambulances, où son service l'appelait. Bénédicte ne tarda pas à s'éloigner aussi pour remplir la promesse qu'il avait faite à M. de Flavigny. Une heure s'écoula.

En se réveillant, Raoul se vit pressé dans les bras de son



C'est étrange! murmura le père Cazeaux tout troublé. Je n'ose pas. (Page 477).

—J'ai eu tort de provoquer ce débat. Je vous en demande pardon, monsieur de Flavigny.

—Et je vous pardonne de grand cœur! repartit affectueusement le comte, surtout si vous pouvez mettre une voiture, une carriole, un véhicule quelconque à ma disposition.

—Je vous le promets. J'espère vous procurer même un sauf-conduit.

—Alors tout sera pour le mieux.

—Votre intention est-elle donc d'emmener le blessé? demanda M. Mathieu.

père. Il y eut un instant de silencieuse effusion. Quand le comte put parler :

—Comment es-tu, mon fils? lui demanda-t-il.

—Le sommeil m'a rendu un peu de force. Je me sens mieux, beaucoup mieux.

En effet, le blessé se souleva; il se tint assis sans grands efforts. Son père lui fit boire quelques gorgées d'une liqueur prescrite par M. Mathieu; une teinte rosée anima subitement la pâleur des joues de Raoul.

—Et ma mère?...et Blanche? murmura le jeune homme avec anxiété.

Le comte allait répondre, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit doucement et livra passage à deux femmes vêtues comme de simples ouvrières du pays. Une mante de drap brun, une robe d'indienne grise, un bonnet de mousseline et de gras souliers composaient leur costume. Elles n'en étaient pas moins remarquables, au premier abord, par la distinction dont elles rehaussaient, sans doute malgré elles, la modestie de leur accoutrement.

Deux hommes les suivaient, deux soldats républicains : c'était le chasseur Justin et le grenadier Cazeaux.

Plusieurs cris de joie et le bruit de quelques sanglots, ce fut tout ce qu'on entendit dans la chambre durant plus d'un quart d'heure. Puis on balbutia des mots entrecoupés de larmes : "Ma mère !... Mon cher enfant !... Pauvre Raoul !... Ma belle fiancée !..." et des baisers pleins de tendresse et d'angoisses s'échangèrent, raffermissant les cœurs meurtris, qui ployaient sous le fardeau des infortunes du présent et des incertitudes de l'avenir.

III

Plus maîtresses d'elles-mêmes, la comtesse et Blanche se jetèrent dans les bras de M. de Flavigny, et lui exprimèrent leur surprise et leur bonheur de le retrouver dans Cholet près du blessé. Le comte leur dit la rencontre qu'il avait faite sur le champ de bataille du capitaine d'état-major et comment il s'était introduit dans la ville en compagnie de Bénédicte.

— Bénédicte ! répéta la comtesse stupéfaite et charmée. Toujours cet officier bleu !

— C'est lui, reprit Blanche en s'animant, qui nous a envoyé deux soldats à Trémentine pour nous rassurer sur le sort de Raoul.

— Je le sais, dit le comte. Dans sa sollicitude pour notre famille, il s'inquiète de tout et prévoit tout. Nous avons dans l'armée vendéenne bien des amis moins dévoués que ce républicain.

— Cela est vrai, murmura madame de Flavigny. Le brave garçon risque sa tête.

— Et cela est étrange assurément ! pensa Blanche, dont l'esprit, toujours en éveil, conçut un nouveau soupçon.

— Je ne suppose pas, reprit le comte, qu'il ait chargé ceux qui ont été vers vous de vous amener à Cholet. Pourquoi êtes-vous venues ? C'est là une imprudence, je le crains.

— Nous n'avons pu résister au désir d'apporter nos soins à mon fils, répondit la comtesse. Blanche et moi, nous mourions d'inquiétude là-bas.

— Remarquez, mon oncle, que nous avons pris nos précautions, ajouta la jeune Vendéenne en essayant de sourire. On ne devinerait guère, j'imagine, qu'il y a deux aristocrates sous l'humble vêtement dont nous sommes couvertes de la tête aux pieds. Nous avons fait le chemin, montées sur un gros bidet du Poitou, accompagnées de nos guides devant lesquels plus d'un obstacle s'est abaissé. Rassurez-vous donc, nous n'avons rien à redouter.

Elle se retourna vers le père Cazeaux et Justin, qui s'étaient réfugiés dans l'embrasure d'une fenêtre, et prêtaient depuis un instant l'oreille à de sourdes rumeurs qui venaient de s'élever au dehors.

— N'est-ce pas, citoyens, leur dit-elle gaiement, n'est-ce pas que nous sommes ici en toute sécurité ?

— Sans doute, mademoiselle, répondit l'ancien fermier, dont la physionomie parut un peu en désaccord avec l'opinion qu'il hasardait.

— Vous balbutiez ! reprit Blanche qui devint sérieuse. Il ne semble pas que vous soyez convaincu. Avez-vous quelque raison de craindre ? Ne nous dissimulez rien.

— Oui, parlez sincèrement, insista le comte. Nous vous en prions.

Au lieu de répondre, le grenadier et le chasseur se mirent à écouter avec une extrême attention. Instinctivement le comte, la comtesse, Blanche et Raoul en firent autant. Les

rumeurs lointaines dont se préoccupaient les deux volontaires nationaux grossissaient en se rapprochant.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. de Flavigny stupéfait.

— Je ne m'en rends pas compte, répondit le père Cazeaux. Serait-ce un retour imprévu des Vendéens ?

— Impossible ! dit Blanche : nos troupes ont à peine eu le temps de se rallier, et sont incapables, cette nuit, d'un mouvement offensif.

— Elles ne s'arrêteront sans doute qu'à Saint-Florent, sur le bord de la Loire, ajouta madame de Flavigny. Peut-être même franchiront-elles le fleuve pour mettre un grand obstacle entre les royalistes et les républicains.

— Alors, reprit Raoul anxieux, que signifient ces mille éclats de voix qui ressemblent déjà au roulement prolongé du tonnerre ?

— Serait-ce une émeute de jacobins et de sans-culottes ? réfléchit tout haut Justin.

— S'il en est ainsi, répliqua le père Cazeaux, on les fera taire, les brailleurs !

— En attendant, je cours m'informer. Je serai bientôt de retour, dit Coquelicot.

Il allait s'élanter hors de la chambre, lorsque Bénédicte parut.

— Rassurez-vous, mes amis ! s'écria-t-il, le regard étincelant d'enthousiasme. Les clameurs qui retentissent n'ont rien qui doive vous effrayer ; au contraire, car ce sont des cris d'allégresse et des bénédictions.

— Par qui sont-ils proférés ? demanda le comte, traduisant la pensée de tous ceux qui écoutaient l'aide de camp de Kléber.

— Par des soldats républicains. Je viens d'apprendre qu'ils étaient au nombre de cinq mille prisonniers des royalistes. On voulait les fusiller à Saint-Florent. Un général vendéen qui expirait a intercédé pour eux, et non-seulement on leur a fait grâce, mais on leur a dit : " Vous êtes libres. Partez ! " Un premier groupe vient d'entrer dans Cholet.

— Ah ! cela est bien ! s'écria Raoul. C'est ainsi qu'on honore la guerre et qu'on glorifie l'humanité !

— Le nom de ce général vendéen ? reprit le comte avec ce sentiment d'orgueil qui naît de la solidarité entre les hommes du même parti.

— J'ai entendu nommé Bonchamp.

— Le plus habile général de l'armée royaliste, dit Raoul.

— Et la meilleure âme qui fût parmi nous, ajouta une voix doucement solennelle qui émut Bénédicte. Que Dieu la récompense dans l'éternité !

Alors seulement l'attention du capitaine se porta sur les deux femmes qui étaient dans la chambre. Malgré le déguisement dont elles étaient vêtues, malgré la vague lueur que projetait la petite lampe à abat-jour posée sur le guéridon, il reconnut aussitôt la comtesse et Blanche, et tressaillit comme s'il recevait un choc d'électricité.

— Vous ici ! balbutia-t-il.

— Nous-mêmes, répondit mademoiselle de Flavigny. Vos messagers se sont laissés fléchir par nos instances, et, grâce à eux, nous sommes près de Raoul.

— Et il nous est encore permis de vous combler d'éloges et de remerciements, reprit la comtesse en accompagnant ces mots d'un regard attendri.

— Capitaine, ajouta Blanche avec sa charmante vivacité, je sens que la parole est impuissante à bien exprimer la reconnaissance. Aussi, quoi que vous tentiez dans l'avenir pour nous défendre ou nous sauver, ne comptez plus sur de vaines protestations ; mais comptez toujours sur la sympathie et l'estime que nous inspirent votre courage et votre générosité.

— Je prie Dieu, mademoiselle, qu'il me place sur votre chemin chaque fois que vous aurez, votre famille et vous, besoin d'une intervention ou d'un dévouement.

— Puis votre prière être exaucée ! dit le comte. Nous sommes déjà si complètement vos obligés que nous ne saurions regretter de le devenir plus encore.

Comme M. de Flavigny achevait de parler, Justin, qui regardait à travers les vitres d'une croisée de la chambre, poussa une exclamation de surprise et même d'effroi.

Bénédict s'élança vers lui.

— Pourquoi ce cri, Coquelicot ? lui demanda-t-il.

— Parce qu'on vient d'ouvrir mystérieusement la porte de la cour, capitaine.

— Qui donc ?

— Un homme qui s'est glissé à pas furtifs jusque sous cette fenêtre. Il a paru examiner la maison, et il s'est enfui après avoir remarqué que je le regardais.

— Quel homme était-ce ?

— Je n'ai pu distinguer son visage, et je n'ai bien vu qu'une chose dans son costume : un bonnet rouge dont il était coiffé.

Cette particularité était de nature, dans le temps où l'on vivait, à faire concevoir de graves inquiétudes. Le comte, la comtesse, Blanche et Raoul parurent consternés.

— C'est un espion, sans doute, dit le père Cazeaux. C'est quelque délateur qui soupçonne et s'apprête à dénoncer. Que faire, mon cher Bénédict ?

Le capitaine ouvrit la fenêtre, et parcourut d'un regard circulaire toute l'étendue de la cour.

— Personne, dit-il. L'homme en question est sans doute dans la rue. Justin et vous, père Cazeaux, tâchez de le rejoindre. Arrêtez-le et amenez-le-moi.

— Et si nous ne le trouvons pas ? demanda Coquelicot.

— Vous reviendrez au plus vite et vous ferez faction dans la cour, sur le seuil de la maison. J'y serai moi-même dans un instant.

Les deux volontaires nationaux saluèrent et souriant en courant.

— Il ne faut pas que cet incident vous tourmente, reprit l'aide de camp. Il y a, je le sais, dans Cholet des patriotes exaltés, des démagogues ardents. Mais aussi toute l'armée de Mayence y bivouaque, et j'ose vous répondre que, tant que je vivrai, nul n'osera vous jeter en prison là où commande le général Kléber. Le général, qui a défendu, sous peine de mort, le pillage dans la ville, saura bien écarter le péril qui vous menace. Il n'ignore pas toute l'affection que m'inspire la famille de Flavigny, et je suis sûr qu'à mon appel il s'empres- sera d'accourir pour étendre sa protection sur vous.

— Nous craignons moins pour nous que pour vous, capitaine. Nous nous attristons, en effet, à la pensée que notre présence en ces lieux vous compromet gravement.

— Hélas ! oui, dit la comtesse. Il y a, paraît-il, une loi des suspects, au nombre desquels sont compris ceux qui secourent les Vendéens.

— Il en existe une autre, madame, répondit l'aide de camp. c'est la loi de charité qui émane de Dieu. Toute âme au fond de laquelle elle est écrite brave sans peine les plus rigoureux décrets. Du reste, nous nous alarmons peut-être à tort, ajouta Bénédict. L'homme qui s'est introduit tout à l'heure dans la cour était, je pense, un voleur plutôt qu'un espion. Le bonnet phrygien n'est pas un certificat de probité. Il peut couvrir la tête même d'un larron.

— N'importe ! dit M. de Flavigny ; il convient que nous retournions au plus vite vers les Vendéens.

— Une voiture est retenue. Elle viendra vous prendre avant le jour.

— Et le sauf-conduit ?

— Le général a promis de me le remettre bientôt.

La comtesse était assise, elle se leva. L'humilité de ses vêtements n'enlevait rien à la douce majesté de son visage et de sa taille. Elle s'approcha du capitaine, dont l'âme palpita secrètement.

Monsieur, dit-elle avec un accent mélodieux et triste, c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons. De grands malheurs planent dans l'air au-dessus de l'armée royale et catholique, ils éclatent déjà. Ma famille et moi nous ne sommes pas sûres du lendemain. Avant de vous dire adieu, laissez-moi vous donner un témoignage d'affection, une marque de

bon souvenir. Vous avez bien mérité cela. Prenez et pensez à nous.

La comtesse détachait de son cou un médaillon encadrant une miniature ; elle l'offrit à Bénédict. Cette miniature représentait deux têtes charmantes, deux visages délicieusement peints, portraits frappants de madame et de mademoiselle de Flavigny. Aucun don ne pouvait avoir autant de valeur à ses yeux. En le recevant, il rougit de bonheur et fut tenté d'y appuyer les lèvres, mais il se contint, craignant de paraître y attacher un trop grand prix.

— Et moi aussi, dit vivement Blanche, je veux faire un petit cadeau à notre bon et magnanime ennemi.

Imitant la comtesse, la jeune Vendéenne tendit à Bénédict un autre médaillon, contenant les portraits de M. de Flavigny et de Raoul. Puis elle fixa sur lui un regard étrangement observateur.

— J'ai le culte des souvenirs et de tout ce qui les consacre, répondit Bénédict d'une voix qui tremblait un peu. Ce n'est pas la première fois que madame et mademoiselle de Flavigny m'accordent une touchante faveur. Il y a quelques années, à la ferme de la Bénardière, j'ai reçu d'elles un portefeuille et un bouquet. Les voici.

Presque aussitôt il montra les chèques dont il parlait. La comtesse se souvint qu'elle avait écrit quelques mots sur une page du portefeuille. Blanche, elle, examina les violettes fanées, et déclara qu'elle les reconnaissait parfaitement.

— Ces objets précieux ne m'ont jamais quittés, reprit le capitaine. Je suis superstitieux, et je les ai toujours considérés comme deux talismans qui devaient me protéger. Les médaillons que voici ajouteront encore leur heureuse influence à celle du portefeuille et du bouquet. Aussi, désormais me voilà invulnérable.

Blanche, qui n'avait pas un seul instant détourné son regard des yeux de Bénédict, y vit rayonner un tel éclair de tendresse qu'elle eut comme une révélation : elle resta convaincue que l'officier républicain savait depuis longtemps qu'il était le fils de la comtesse de Flavigny.

— Et il a toujours gardé le silence ! pensa-t-elle avec enthousiasme. Ah ! cela est admirable !

Elle se sentit agitée d'un frémissement ineffable, qui la surprit ; mais elle ne chercha point à s'en expliquer la cause. Un bruit confus du dehors vint d'ailleurs s'emparer de son attention.

— Serait-ce la voiture qui arrive ? demanda le comte attentif.

— Je ne crois pas, répondit le capitaine, qui se montra inquiet.

— Je crois entendre le froissement des armes, reprit Blanche en pâissant.

— On vient pour nous arrêter, murmura Raoul.

— Silence ! dit Bénédict. Laissez-moi faire, et ne sortez pas !

Il s'élança hors de la chambre, descendit rapidement l'escalier et arriva dans la cour. Là, il se trouva en face d'une vingtaine de sans-culottes, vêtus de carmagnoles, coiffés de bonnets rouges, armés de piques. Ils exigeaient à grande cris qu'on leur laissât fouiller la maison. Le sabre à main, le père Cazeaux et Justin refusèrent de leur livrer passage, quand parut l'aide de camp de Kléber.

— Que veut-on ? demanda-t-il sèchement.

— Arrêter la famille de Flavigny et la conduire en prison.

— Avez-vous un ordre formel d'arrestation ?

— Il n'en est pas besoin ! Tous les royalistes, tous les Vendéens sont hors la loi.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua Bénédict en s'animant, et nul de vous n'entrera sans un mandat régulier.

— De gré ou de force, nous aurons les aristocrates qui se cachent ici !

Le capitaine fit claquer la détente de deux pistolets, ceux du comte de Flavigny, dont, avant de descendre, ils s'étaient armés.

— Essayez, dit-il avec une terrible expression d'audace et de défi.

Les porteurs de piques s'entre-regardèrent pour se consulter. Une sourde explosion de colère gronda parmi eux.

— Ça va chauffer, grommela le père Cazeaux.

— Trois contre vingt, c'est joliment crâne, ça ! ajouta Coquelicot en riant au nez des agresseurs

Ceux-ci, furieux, allaient se ruer sur les défenseurs de la famille de Flavigny. Déjà ils s'éparpillaient pour diviser l'attaque et la rendre ainsi plus dangereuse, lorsque de nouvelles clameurs, semblables à celles qui avaient retenti une demi-heure auparavant, éclatèrent à peu de distance, se rapprochèrent, devinrent plus distinctes, et retentirent enfin devant la maison même où l'on se disposait à en venir aux mains.

— Vive la République ! criaient-ils, et vive Bonchamps !

Les jacobins stupéfaits avaient suspendu leur mouvement agressif. Quelques-uns d'entre eux s'étaient précipités vers la porte de la rue pour s'informer de ce qui se passait. Ils virent défilier un groupe de soldats républicains sans armes, qui agitaient leurs chapeaux en signe d'allégresse, et rendaient hommage à la mémoire de Bonchamps, leur libérateur.

— Que chantent-ils donc là, ces imbéciles, demanda-t-on dans la foule qui écoutait.

— Un *Te Deum* en l'honneur d'un général vendéen, répondit une voix dont l'accent était railleur.

— Ce sont des traîtres ! répliqua-t-on. On devrait les fusiller.

— En attendant, sus aux trois Mayençais ! qu'on les écharpe ! qu'on les mette en morceaux !

Les piques se croisèrent aussitôt et menacèrent la poitrine des défenseurs de la famille de Flavigny. Deux assaillants, plus hardis que les autres, se jetèrent sur Bénédicte. Il fit feu, et les abattit. Tirant alors son épée, il attendit d'un air calme et souriant une nouvelle attaque.

A la vue de leurs camarades tombés expirants, les sans-culottes avaient fait brusquement quelques pas en arrière. Ils n'osaient plus avancer. Un rayon de lune, qui luttait avec les premières lueurs de l'aube, projetait une clarté blafarde sur cette scène violente. Cependant les agresseurs s'encourageaient à voix basse et se poussaient en avant. L'un d'eux surtout s'efforçait de raffermir les cœurs ébranlés : c'était Roch Duhoux, qui avait amené là quelques terroristes recrutés par lui dans un cabaret. Mais tout en exhortant ses compagnons, il se tenait prudemment l'un des derniers. Soudain le piétinement d'une cavalcade attira son attention ; il repoussa quelques curieux qui s'étaient assemblés dans la rue, et bondit dans la direction des cavaliers qui approchaient.

C'étaient le général en chef Léchelle et le représentant Carrier, qui venaient d'inspecter les avant-postes.

— A l'aide ! au secours ! hurla Duhoux. Une famille de Vendéens est cachée là, tout près, dans une maison. D'intépides patriotes veulent faire main basse sur cette couvée d'aristocrates, et on les en empêche... que dis-je ! on les tue à coups de pistolet.

— Qui donc, demanda Léchelle toujours emphatique, s'oppose à l'accomplissement d'un si grand devoir pour des républicains ?

— L'aide de camp du général Kléber et deux volontaires nationaux de la division de Mayence.

— Oh ! les Mayençais ! grommela Carrier. Si j'étais le maître, mille démons ! je les ferais décimer.

— Allons voir par nous-mêmes ce qu'il en est, reprit le général en chef avec un geste majestueux.

Et, suivi du représentant, il entra à cheval dans la cour où Bénédicte, le père Cazeaux et Justin attendaient de pied-ferme les sans-culottes encore hésitants.

— Eh bien ! qu'est-ce à dire ? déclama Léchelle. Pourquoi refuse-t-on de livrer les royalistes réfugiés sous ce toit suspect ?

— Parce que ceux qui se présentent n'ont pas le droit de les arrêter, répondit le capitaine d'état-major.

— Tout républicain a le droit et même le devoir de s'emparer des brigands ! répliqua Carrier avec véhémence. Quiconque n'admet pas cela trahit ! Gare aux traîtres !

— Citoyen capitaine d'état-major, ordonna le général, en chef, j'exige que vous vous retiriez à l'instant même, vous et vos deux soldats mayençais. Place à la justice du peuple ! Je veux qu'on saisisse les Vendéens que vous avez pris sous votre protection. Je le veux.

— Oui ! rugit sourdement Carrier. Qu'on les massacre, et que ça finisse !

Comme il proférait ces mots, le général Kléber, à cheval, fit fit irruption dans la cour.

— Quo se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

Apercevant Léchelle et Carrier :

— Ah ! ah ! reprit-il ironiquement, vous voilà enfin ! Je vous cherchais. Le conseil de guerre se réunit dans un quart d'heure. On compte sur vous. Je viens d'apprendre que les Vendéens se sont ralliés sur les bords de la Loire, à Saint-Florent. Il faut agir sans délai.

— C'est mon opinion, répartit le général en chef scandant ses syllabes. Nous marcherons contre eux *majestueusement et en masse*.

— Parbleu ! comme toujours ! répliqua Kléber avec une expression de dédain.

Mais il changea subitement de physionomie. Il devint sérieux et poussa son cheval vers la porte de la maison, sur le seuil de laquelle se tenaient encore Bénédicte, le père Cazeaux et Justin. Il s'écria stupéfait.

— Mon aide de camp l'épée à la main ! Deux de mes volontaires nationaux le sabre nu ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Mon général, répondit vivement Bénédicte, la famille de Flavigny est ici. Je ne sais quel espion à découvert et dénoncé sa présence dans la ville. Des sectionnaires, sans aucun mandat, sont venus pour l'arrêter ; je leur ai barré le chemin. Sur ces entrefaites sont arrivés le général Léchelle et le représentant Carrier. Le premier m'a intimé l'ordre de livrer passage, et le second a prononcé une parole infâme. J'allais me faire tuer, mon général, quand vous êtes apparu. Ah ! par pitié ! sauvez la famille de Flavigny !

— Je la sauverai ! répondit résolument Kléber.

Et se tournant vers Léchelle :

— Citoyen général en chef, reprit-il, je sollicite votre clémence en faveur des Vendéens qui se sont réfugiés dans cette maison.

— La clémence serait une duperie ! répliqua Carrier. A mort les brigands !

— Je ne vous parle pas, à vous ! dit sèchement Kléber. Je sais que vous êtes impitoyable, surtout après la victoire, quand le danger n'existe plus.

— Ah ! mille diables ! s'écria le représentant en tirant à demi son sabre du fourreau.

Kléber haussa les épaules, et s'adressant de nouveau au général en chef.

— Vous ne serez pas inexorable, vous ! et vous m'accorderez la grâce que je réclame de la bonté de votre cœur.

— C'est impossible ! répondit Léchelle avec une certaine émotion, car il était plus poltron que méchant.

— Impossible... pourquoi ?

— Parce qu'aucun brigand ne mérite d'être épargné ! exclama encore Carrier d'un ton furieux.

Léchelle garda le silence, n'osant contredire l'opinion de son terrible ami.

Kléber, indigné, s'écria :

— Mais vous êtes donc des tigres ! Mais vous n'avez donc pas un atome de justice et de générosité dans l'âme ! Quoi ! vous vous montrez sans miséricorde pour une famille vendéenne, quand cinq mille soldats républicains, prisonniers des royalistes, viennent de nous être renvoyés par ceux qu'on appelle les brigands ! A un acte d'humanité vous avez hâte de répondre par un acte de rigueur ! Eh bien ! moi aussi, je vous déclare que c'est impossible, car ce serait déshonorer la République, et le peuple qui m'écoute ne le souffrirait pas !

Cette éloquente apostrophe fut accueillie par un murmure d'approbation. Les sans-culottes eux-mêmes parurent favora-

blement impressionnés, tant il est vrai que la foule la plus cruelle est mobile et changeante dans ses appréciations et ses sentiments.

—Au fait ! murmurait-on, c'est juste, ça ! Il a raison, le général mayençais.

—Allons, citoyen général en chef, soyez à la hauteur des circonstances, et montrez-vous clément ! reprit Kléber.

—Oui ! oui ! proféra-t-on de tous côtés.

—Les niais ! dit aigrement Carrier.

L'échelle était encore indécis. Kléber s'approcha de lui :

—Pronez garde ! ajouta-t-il à voix basse. Je vais faire mon rapport sur la bataille de Cholet. Ne m'obligez pas à déclarer que vous dirigiez toujours d'un peu trop loin nos opérations.

Le général en chef tressaillit.

—Que la volonté du peuple s'accomplisse ! dit-il vivement. J'ordonne qu'on laisse partir en liberté les royalistes qui sont dans cette maison, et j'autorise le général Kléber à leur donner un sauf-conduit.

On applaudit à cette résolution.

—Et maintenant rendons-nous au conseil, reprit Léchelle ravi d'avoir mérité les applaudissements.

Kléber ne s'éloigna pas tout de suite. Il appela son aide de camp.

—Il faut se défier, lui dit-il, des retours de l'opinion publique. Faites en sorte, mon ami, que la famille de Flavigny ait quitté la ville avant notre départ, et venez me joindre immédiatement.

Sans attendre la réponse de son aide de camp, Kléber éperonna son cheval et disparut.

Quelques minutes après, une vieille calèche attelée de deux bons chevaux s'arrêtait devant la porte de la rue. Raoul y était installé avec précaution, la tête appuyée contre un coussin. Le comte, la comtesse et Blanche y prenaient place à leur tour. Puis la voiture s'ébranlait, escortée non-seulement par le père Cazeaux, Justin et quelques curieux bienveillants, mais aussi par les sans-culottes, prêts à défendre la famille vendéenne contre de nouveaux agresseurs, s'il s'en présentait.

Bénédict se mit en devoir de se rendre près de Kléber. Chemin faisant, il contempla les deux médaillons. Il avait le cœur inondé de tristesse ; une larme roulait dans ses yeux.

—Les reverrai-je encore ? murmura-t-il. Ah ! je sens que je les aime plus que jamais !

IV

Vers six heures du matin, un cavalier, sortant de Chelet, se dirigeait vers Beaupréau. Il était vêtu d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet phrygien. Un long sabre battait les flancs de sa monture qui galopait. Un paquet enveloppé dans un mouchoir rouge pendait à l'arçon de la selle. Ce cavalier était Roch Duhoux, lequel s'en retournait vers les Vendéens. Comme il arrivait en vue de Trémentine, occupé depuis la veille par un bataillon patriote, il rencontra deux soldats républicains, et, confiant dans le costume qu'il portait, il n'hésita pas à s'avancer vers eux. Mais à peine fut-il à quelques pas des survenants qu'il serra brusquement les guides, et son cheval fit un bond de côté, tandis qu'avec une sorte de terreur il articulait sourdement deux noms :

—Le père Cazeaux !... Justin !...

C'étaient eux, en effet. Ils avaient escorté la famille de Flavigny jusqu'à Trémentine, et rebroussaient chemin pour retourner à Cholet. Lorsqu'ils entendirent qu'on les nommait, ils s'arrêtèrent ébahis, puis ils envisagèrent avec une sorte de défiance les sans-culotte, visiblement anxieux.

—Jour de Dieu ! dit tout à coup l'ancien fermier, j'ai vu ce vilain gars-là parmi ceux qui s'acharnaient contre le capitaine et contre nous !

—Ah ! mille bombes ! s'écria Coquelicot, est-ce que j'ai la berlue !... Mais non, je ne me trompe point... C'est... c'est Roch Duhoux !

—Roch Duhoux... républicain ?

—Bah ! ni républicain ni royaliste, mais espion sans doute au service de la République ou pour le compte des Vendéens.

—Peut-être bien pour l'un et l'autre, le misérable ! répliqua le père Cazeaux. Mais que m'importe ! reprit-il en dégalant ; pour moi, c'est un assassin, un incendiaire, le dernier de la bande qui a tué ma femme et brûlé ma ferme. Allons, scélérat, l'heure est venue : tu vas mourir !

Duhoux était comme effaré. Il voulut tourner bride ; mais, alerte et vigilant. Justin lui coupa la retraite, et, le sabre en main, le tint en respect.

—Eh ! eh ! dit-il d'un air narquois, pas moyen cette fois-ci de se sauver comme à Torfou, quoiqu'on soit à cheval ! Allons, mettons pied à terre, beau cavalier. On vous permet de vous défendre avec votre espadon.

Duhoux frémit à la fois de colère et de peur. D'un regard furtif il cherchait une issue pour s'échapper, mais deux parapets en terre, de six pieds de hauteur, couverts d'arbres étêtés, fermaient latéralement le chemin. Par un mouvement instinctif plutôt que par l'effet d'une résolution courageuse, il tira son sabre et balbutia en frémissant :

—Deux contre un, c'est lâché, savez-vous ?

—Bandit ! n'étiez-vous pas vingt contre deux femmes ? répliqua Coquelicot. Mais sois tranquille, coquin ! au père Cazeaux d'abord ; à moi ensuite, s'il le faut, et il ne le faudra pas !

—Tous tes complices sont morts de ma main, dit l'ancien fermier avec une sombre apreté. Dieu est juste, et tu mourras comme eux. Misérable, je t'attends !

Mais Duhoux ne se pressait pas de descendre de cheval. Il s'efforçait de temporer dans l'espoir qu'une intervention soudaine le dégagerait.

—Ah ! prenez garde ! reprit-il en prenant un peu d'aplomb, je vous prévient que vous jouez gros jeu en ce moment. Car vous l'avez deviné : je suis espion aux ordres du général en chef Léchelle et du représentant Carrier. Si vous me tuez et qu'ils apprennent que c'est vous qui les avez privés d'un serviteur utile et dévoué, on vous fusillera, je vous en réponds.

—L'impudent ! s'écria Coquelicot ; il ose confesser sa honte ! Espion !... Et dire que nous sommes obligés de nous battre avec cette vermine-là ! Ah ! pouah ! On devrait écraser ça, voilà tout.

—Oui-dà ! grommela Duhoux que cette insulte parut sur exciter. Il faudrait marcher sur moi, mes maîtres, et je ne suis pas encore sous vos pieds.

—Tu y seras dans un instant, vil espion ! Finissons-en ! Descends de cheval, ou sinon...

—Eh bien ! soit. J'accepte le combat. Mais d'abord jurez-moi que vous ne m'attaquerez pas tous les deux en même temps.

—Oh ! oh ! tu te dénes de nous, traître et fourbe que tu es ! Regarde-nous donc en face : est-ce que nous te ressemblons ?

—Mais, je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

—Ah ! bon ! voilà l'ancien refrain ! Il est vraiment joli, et tu as bien fait de le conserver comme une relique.

Disant cela, Coquelicot partait d'un éclat de rire. Aussitôt Duhoux qui l'observait sournoisement, fit mine de vouloir mettre pied à terre ; mais, saisissant une seconde où Justin n'était plus sur ses gardes, il lança brusquement son cheval sur lui et le renversa. Puis il piqua des deux et franchit l'espace au triple galop.

On l'entendit ricaner au loin.

Coquelicot se releva furieux. Il voulut poursuivre le fugitif. Le père Cazeaux le retint.

—A quoi bon ? lui dit-il. Tu n'a pas les jambes d'un cerf pour rattrapper un cheval lancé à fond de train.

—Imbécile que je suis ! répétait le jeune chasseur d'un air affligé. Est-il possible que je me sois laissé surprendre si sottement !

—Bah ! console-toi, mon enfant. J'ai idée que nous le res-

suirons tôt ou tard. Je ne sais quel pressentiment me porte à croire qu'il périra misérablement sous mes yeux.

Et les deux volontaires nationaux se remirent en marche pour regagner Cholet.

Pendant ce temps, Roch Duhoux s'engageait dans un sentier côtoyant un ruisseau nommé l'Evre et ramenant par un détour à Trémentine. Mais il garda bien de pénétrer dans le bourg, car il craignait que le père Cazeaux et Justin n'y fussent retournés. Il obliqua vers l'ouest, glissant le long des haies, se dérobant derrière les collines, frémissant au moindre bruit. Il ne commença à reprendre la route de Beaupréau que lorsqu'il fut près du village de Bellefontaine, qui n'était pas au pouvoir des républicains. Il fit halte au milieu d'un bouquet de bois, détacha le paquet suspendu au pommeau de la selle, en tira un gilet et une veste de Vendéen, et changea de costume. Il noua un mouchoir rouge autour de sa tête, en mit un autre à son cou ; ainsi transformé, après avoir fait un nouveau paquet de son vêtement révolutionnaire et de son bonnet phrygien, il excita son cheval qui reprit le galop.

Comme il traversait le village et approchait de l'église, au-dessus de laquelle flottait le drapeau blanc, une cohue de femmes, de vieillards et d'enfants l'empêcha de poursuivre son chemin. On criait, on gesticulait, on s'indignait. Duhoux demanda la cause de toute cette agitation ; on lui répondit qu'un prêtre assermenté officiait, mais que personne n'assistait à l'office, et qu'on voulait le contraindre à sortir pour que la messe fût dite par un prêtre non assermenté.

—Et l'autre refuse sans doute de se retirer ? demanda Roch Duhoux d'un air scandalisé.

—Oui ! oui ! préféra la cohue d'un ton menaçant. A la porte le renégat !

—Sa présence souille le sanctuaire ? s'écria-t-on. Qu'on le chasse, Dieu le veut !

—Si Dieu le veut, repartit Roch Duhoux, je me charge d'accomplir sa volonté ! Je vais saisir cet intrus au collet et le jeter dehors !

Alors la foule s'écarta complaisamment pour laisser passer l'abominable archange, prêt à exécuter la prétendue sentence de Dieu.

Au moment où il mettait pied à terre devant les degrés du temple, un beau vieillard à cheveux blancs, vêtue d'une soutane recouverte d'un surplis noir, se montra sous le porche de l'église. Il était calme et grave. Son regard, pénétré de toutes les tristesses de la vie et de toutes les indulgences de l'âme éprouvée par le malheur, se promena, bienveillant et pensif, sur la foule agitée, qui se tut à son aspect. Duhoux lui-même demeura comme interdit en remarquant la tranquille et mélancolique attitude du vénérable abbé.

—Vous avez entendu une cris de réprobation proférés contre vous ? lui dit-il durement

—Oui, et j'ai prié pour ceux qui les proféraient.

—Pourquoi vous obstinez-vous à rester le pasteur de cette paroisse où l'on vous repousse ?

—Parce que tel est mon devoir, jusqu'à ce que l'autorité supérieure m'ait révoqué.

—Avant tout, votre devoir vous obligeait à refuser le serment, et vous l'avez prêté.

—J'ai obéi à la loi, même alors que je regrettais qu'elle eût été promulguée.

Et le vieillard, toujours grave et doux, descendit à pas lents les marches de l'église.

—Lapidons-le ! hurlèrent quelques femmes en ramassant des cailloux.

Le vieux prêtre croisa sans affectation ses bras sur sa poitrine et sourit tristement.

—Le Christ aussi a été lapidé, murmura-t-il.

—C'est vrai. Apostat ! tu ne mérites point d'être traité comme le céleste martyr.

—Laissez-moi faire, dit Roch Duhoux, cédant à sa perversité naturelle, et cachant son rôle d'espion sous les apparences d'un exalté Vendéen.

Il tira son sabre du fourreau, et en appuya la pointe sur la gorge du vieillard.

—Hors du village, sacrilège ! s'écria-t-il, ou je te tue comme un chien !

—Frappe, malheureux ! répondit sans s'émouvoir le sublime patient, et que le Seigneur te pardonne, ainsi qu'à tous ceux qui m'ont offensés.

Un profond silence accueillit ces paroles admirables de mansuétude et de charité. La fanatisme paralysait la pitié. On s'attendait à voir le vieux prêtre tomber dans son sang, et nul n'intervenait pour empêcher un crime. Soudain une voix, que l'épouvante rendait sonore, retentit à l'extrémité du bourg.

—Alerte ! articulait cette voix, voilà les bleus ! voilà les hussards républicains ! Fuyons !

Ce brusque signal produisit un effet terrible sur la cohue des vieillards, des femmes et des enfants. Tout le monde se dispersa précipitamment, et eurent se réfugier dans la campagne délaenture. Roch Duhoux, effrayé de la fausse position dans laquelle il s'était mis, sauta sur son cheval et lui enfonça les éperons aux flancs. Il ne resta plus que le prêtre sur le parvis désert.

L'armée royale traversait la Loire à Saint Florent. Elle était sombre et découragée. Elle offrait le navrant spectacle de plus de quatre vingt mille personnes de l'un et de l'autre sexe et de tout âge, familles éplorées, mourantes de faim, qui fuyaient en tremblant la colère des bleus. Toute cette masse confuse se désolait d'abandonner le Bocage, et pourtant elle s'empressait de passer sur la rive droite du fleuve pour mettre un grand obstacle entre elle et les vainqueurs. Bonchamps, qui seul eût été capable de bien diriger les Vendéens dans leur émigration, était mort. Dès le début de l'insurrection, il avait conçu le projet de soulever la Bretagne, de s'emparer d'un port sur la Manche et de correspondre directement avec les Anglais. Mais ce plan hardi n'avait pas eu l'approbation des autres chefs vendéens, moins entreprenants, plus attachés au pays natal. Ils préféraient combattre et mourir sur le théâtre familial de leurs exploits. Aussi étaient-ils désolés de ne pouvoir calmer les frayeurs et retenir la multitude qui ne voyait de salut pour elle que sur le rivage opposé.

Quand la famille de Flavigny arriva à Saint Florent, le passage de la Loire était presque entièrement effectué. Elle traversa le fleuve sans accident et trouva les Vendéens réunis à Varades. La Rochejacquelein, quoiqu'il n'eût que vingt et un ans, venait d'être nommé général en chef. Il accueillit le comte avec joie et lui confia le commandement d'une forte colonne, composée de gars intrépides connus sous la dénomination de grenadiers de la Vendée. Le lendemain, les insurgés se mirent en marche. Ils se portèrent sur Segré et Château-Gontier.

C'était un étrange et pénible spectacle que cette procession vendéenne, développée sur quatre lieues de longueur. Une nombreuse avant-garde de soldats aguerris commençait le défilé ; la foule venait ensuite, sans discipline, sans ordre, sous la pluie qui ne cessait de tomber et dans la boue qui remplissait le chemin. Là se mêlaient confusément des femmes portant leurs enfants, des vieillards soutenus par leurs fils, des blessés qui se traînaient avec peine, et tout un pêle-mêle de paysans découragés. Une mince arrière-garde, ferme et résolue, protégeait cette immense colonne, qui offrait une si grande prise à l'ennemi, et qui, heureusement pour elle, n'eut point son centre attaqué par les hussards républicains.

M. de Flavigny était à l'avant-garde. Raoul qui avait voulu, quoique souffrant, monter à cheval, se tenait à ses côtés. La comtesse et Blanche les accompagnaient, également à cheval. Madame de Flavigny s'avancé silencieuse et triste ; il était facile de deviner qu'elle n'espérait plus en l'avenir. Sa belle nièce, au contraire, avait de l'exaltation dans le regard et sentait redoubler son courage d'amazone vendéenne en dépit des revers. Parfois, cependant, sa tête charmante se penchait sur sa poitrine ; elle devenait songeuse,

puis elle sortait brusquement de sa rêverie en murmurant le nom de Bénédict. La comtesse l'entendit prononcer directement ce nom.

—Tu songes à notre ami, l'aide de camp du général Kléber ? dit-elle en s'animant. Moi aussi, je pensais à lui. C'est bien naturel après ce qu'il a fait pour nous !

Blanche ne put s'empêcher de rougir.

—Je regrette toujours, répondit-elle, qu'il ne soit pas royaliste et Vendéen.

—Et tu as tort, chère enfant, répondit madame de Flavigny en hochant la tête. Il vaut mieux, pour lui, qu'il soit ce qu'il est. Il a plus de chance de s'illustrer et de parvenir. Nos armes vaincront peut-être encore, ma Blanche, mais crois-moi, notre cause est vaincue.

—Eh bien ! non, je ne veux pas vous croire, ma Cassandra bien-aimée ! repartit la jeune fille. J'ai conservé l'espérance. Dieu fera un miracle en notre faveur.

Un officier supérieur de l'armée royal saluait en ce moment les deux dames. Il y avait dans son salut une sorte de railleuse affectation.

—Dieu vous entende et vous exauce, mademoiselle ! dit-il. Un miracle serait le bienvenu, car nous en avons terriblement besoin.

La comtesse et Blanche reconnurent Gaétan d'Apremont. Elles s'inclinèrent à peine et ne répondirent pas.

Depuis leur départ des Herbiers, elles l'avaient rarement aperçu. Chaque fois, cependant, qu'elles s'était rencontrées avec lui, elles avaient senti s'accroître l'aversion qu'il leur inspirait. A la vérité, il semblait prendre plaisir à se montrer devant elles d'une cruauté inflexible à l'égard des prisonniers républicains, et il ne manquait jamais l'occasion de rappeler d'un ton méprisant le souvenir de Bénédict, l'ancien père de la Bénardière, devenu l'héroïque capitaine d'état-major mayençais. Aussi le haïssaient-elles énergiquement et ne cherchaient-elles pas à le dissimuler.

—Les insolentes ! murmura-t-il en se mordant la lèvre avec dépit.

Le comte et Raoul, qui chevauchaient en avant, le virent passer.

—Y a-t-il du nouveau ? lui demanda M. de Flavigny.

—Oui, répondit Gaétan. Nous ne ferons qu'effleurer la Bretagne ; nous nous rendons en Normandie. Je vais en prévenir l'extrême avant-garde de la part de la Rochejacquelein.

—Il paraît que nous pousserons jusqu'à Paris, répliqua le marquis avec un ricanement sceptique et goguenard.

Il piqua des deux. Un cavalier le suivait : c'était Roch Duhoux.

L'espion de Carrier et de Léchelle avait tout naturellement expliqué son absence avant la bataille et son retour après la défaite en racontant qu'il avait été pris de nouveau par les hussards républicains, mais qu'il s'était échappé de la prison de Cholet comme de la prison de Torfou. Il y avait si peu d'exemples qu'un Vendéen eût trahi, que les démarches les plus bizarres n'éveillaient aucun soupçon. Duhoux pouvait donc aisément remplir son rôle d'espion.

L'armée royale, toujours morne et désordonnée, traversa Segré, Château-Gontier, et parvint devant Laval, dont elle s'empara presque sans coup férir. Là, elle prit quelques jours de repos qui relevèrent les courages abattus. Après quoi, elle se disposait à se remettre en marche, lorsqu'elle fut contrainte de fuir volte-face pour tenir tête à l'armée républicaine que des avis contradictoires avaient retardée, et qui se présentait enfin, compacte et formidable, avec sa victorieuse division de Mayençais. La Rochejacquelein n'hésita pas à se porter à sa rencontre. Après un combat nocturne d'avant-garde qui se termina à l'avantage des Vendéens, une grande bataille se livra aux portes de la ville. Elle commença à onze heures du matin et se prolongea, effroyable, acharnée, jusqu'au delà de minuit.

Laval est situé sur la Mayence. Le plan d'attaque des

républicains, plan adopté par le général en chef lui-même, consistait à diviser l'action et à s'avancer sur la ville en longeant les deux rives du fleuve. Mais tout à coup Léchelle change d'opinion. Avec son emphase habituelle, il prescrit de se diriger sur Laval *majestueusement et en masse* par la rive gauche, où l'on doit rencontrer une tête de pont difficile à franchir. Kléber et tous ses collègues sont indignés ; mais, l'ordre est formel, il faut obéir. Beaupuy commence le défilé, Kléber le suit immédiatement. Vingt mille hommes se déployant ainsi sur une seule colonne pour s'emparer d'une position accessible par plusieurs grands chemins, c'était le comble de la maladresse et de l'absurdité. Du premier coup d'œil, La Rochejacquelein saisit le vice de cette tactique. Il fait brusquement charger les bleus, dont l'avant-garde, grâce aux efforts de Beaupuy, de Kléber et de Marceau, résiste d'abord avec intrépidité. Une batterie s'avance pour appuyer le choc des Vendéens. A cette vue, toute une division, composée de levées en masse habituées à fuir, s'émeut visiblement. Bénédict en avertit Kléber.

—Général, lui dit l'aide de camp, ordonnez-moi de m'emparer de cette batterie en la chargeant avec quelques cavaliers.

—Cette mission serait indigne de vous, mon ami, répondit Kléber.

—Je ne vous comprends pas, mon général.

—Celui qui commande cette batterie est, à ce qu'il paraît, venu à Léchelle et à Carrier. C'est un nommé Roch Duhoux.

—Roch Duhoux ?

—Le général en chef me prévient que les canons sont chargés avec des gargousses de son. Joli exploit, tuidieu ! Vous voyez que cette besogne n'est pas votre affaire, mon ami.

—Assurément, mon général.

A peine Bénédict achevait-il ces mots, qu'il aperçut deux officiers vendéens qui venaient de s'arrêter derrière la batterie pour en juger l'effet. Presque aussitôt il remarqua qu'un bataillon recevait l'ordre de s'élaner au pas de course sur les canons. Prompt comme l'éclair, il fit bondir son cheval et arriva le premier sur la batterie.

—Messieurs de Flavigny, retirez-vous ! cri-t-il aux deux officiers. Les canons ne partiront pas, vous êtes trahis !

Puis il salua vivement et tourna bride, tandis que le bataillon républicain s'emparait, en effet, des pièces auxquelles les artilleurs royalistes avaient essayé vainement de mettre le feu. Le comte et Raoul, ayant reconnu Bénédict, avaient profité de son avertissement : ils s'étaient retirés. Tandis qu'ils s'éloignaient, ils tournèrent la tête et virent distinctement le chef de la batterie enfoncer jusque sur ses yeux un rutilant bonnet phrygien, et ils l'entendirent hurler à tue-tête : Vive le général Léchelle ! Vive le représentant Carrier !

Mais cet incident n'a qu'une mince influence sur les destinées de la bataille. L'impétuosité des Vendéens n'en repousse pas l'avant-garde des bleus, qui se replie en désordre sur le centre de l'armée. En ce moment, Léchelle arrive à la tête d'une division pour prendre l'ennemi en flanc, d'après un conseil de Kléber. C'est la première fois que le général paraît au feu. La division qu'il mène au combat, et qui se compose de nouvelles recrues habituées à fuir, se débande aux premiers coups de fusil. Loin de chercher à la rallier, il donne lui-même l'exemple de la couardise et s'échappe au galop en répétant : " Sauve qui peut ! " A cette vue, une grande moitié des troupes républicaines, qui ne se battait pas, et saisie d'une terreur panique : elle s'ébranle et se mêle à la déroute. Une batterie, que Kléber et Marceau ont fait merveilleusement pointer contre les royalistes, arrête leur poursuite et permet aux fuyards, protégés par les canons, de se reformer en colonne à la voix de leurs chefs. Mais Stofflet, voyant les ravages causés par cette batterie, donne aux siens l'ordre de s'en emparer. Les Vendéens se précipitent en avant, tuent les canonniers sur leurs pièces et tournent les pièces contre les républicains, qui sont de nouveau culbutés et remettent à fuir, les uns jusqu'à Château-Gontier, les autres même jusqu'à Angers.

Seuls, les Mayençais résistent encore, et durant quelques

heures se maintiendront, sans fléchir, contre les efforts redoublés de toute l'armée royaliste. Mais enfin, décimés, harassés, ils se laissent entraîner dans la confusion et prennent aussi la déroute, abandonnant leur artillerie, que La Rochejacquelein dirige contre eux. Beaupuy, Kléber, Marceau, les conventionnels Merlin de Thionville et Turreau font des efforts incroyables, mais inutiles, pour arrêter les fuyards. Les blancs, qui s'avancent au pas de charge, en colonne serrée, comme si l'ennemi était encore en ligne, brisent toutes les résistances. Le général Bloss, connu par une bravoure extraordinaire, s'écrie qu'il n'est pas permis de survivre à la honte d'une pareille journée. Il s'élançait sur un pont que les Vendéens vont occuper et, frappé de plusieurs balles, il expire. Quelques cavaliers qui le suivaient éprouvent le même sort. Beaupuy accourt et le remplace avec trois régiments qui ont juré de vaincre ou de mourir. Il tombe blessé grièvement entre les bras de Bénédicte, qui le fait porter dans une grange. "Qu'on me laisse mourir ici, dit le général, et qu'on montre ma chemise sanglante à mes soldats!" Bénédicte obéit. A l'aspect de cet étrange drapeau tout troué de balles et tout sanglant, héroïque souvenir de leur général, le courage des bleus se ranime. Les batteries à mitraille sont braquées sur le pont; elles vomissent la mort. Mais rien ne peut comprimer l'élan surhumain des royalistes, que La Rochejacquelein, admirable de résolution et de sang froid, pousse toujours en avant. Les canons sont enlevés, les régiments écrasés, et les Vendéens se précipitent sur Château-Gontier, où les Mayençais, sombres et déterminés, se disposent encore à lutter avec acharnement.

Tandis que cette bataille navale prenait les proportions d'un grand désastre pour les républicains, Bénédicte, qui avait eu trois chevaux tués sous lui, était tombé au milieu d'un amas de cadavres. Un biscaïen, heureusement sans force, l'ayant frappé en pleine poitrine, l'avait étourdi et renversé. Lorsqu'il reprit ses sens, il faisait nuit. Comme il se relevait, il entendit un bruit de galop retentissant, et vit, à la clarté de la lune, tout un escadron royaliste qui rejoignait le gros des Vendéens, après avoir sabré dans les bleus épars et fugitifs. L'aide de camp de Kléber eut le temps de se jeter dans un massif à demi dépouillé par l'automne, derrière la grange où le général Beaupuy avait reçu les premiers soins, et d'où il avait été enlevé par ses soldats. Les cavaliers passèrent sans apercevoir Bénédicte, sans se douter qu'il fût là. Il attendit un quart d'heure environ; puis, au risque de tomber entre les mains de l'ennemi, il voulut se rendre à Château-Gontier, où pétillait encore la fusillade et grondait le canon. Mais il dut presque aussitôt se replonger dans le taillis.

Quelques gars venaient de s'arrêter devant la grange. Ils y entrèrent, portant une jeune femme évanouie, dont les vêtements étaient tout trempés. C'était Blanche de Flavigny.

En apprenant à Laval la déroute complète des républicains, la jeune fille, au comble de la joie, était montée à cheval; en dépit des représentations de la comtesse, elle s'était élancée à toute bride pour rejoindre le comte et Raoul. Mais en passant sur le pont de la Mayenne, que les Vendéens avaient franchi une heure auparavant, son cheval s'était cabré et l'avait précipitée dans la rivière. Témoins de l'accident, des royalistes s'étaient hâtés de la secourir, et pour la rappeler à la vie, ainsi que pour la préserver du froid de l'automne, très vif cette nuit-là, ils s'étaient empressés de la mettre à l'abri.

Un cavalier portant au bras l'écharpe blanche qui distinguait les chefs vendéens fit halte à la porte de la grange, et s'adressant à un gars en sentinelle sur le seuil :

—Qu'y a-t-il donc ici ? demanda-t-il.

—Nous avons sauvé une jeune demoiselle qui se noyait dans la Mayenne. Mes camarades lui font reprendre connaissance.

—Et quelle est cette personne ? La connaissez-vous ?

—Nous croyons que c'est mademoiselle Blanche de Flavigny.

Le cavalier tressaillit imperceptiblement.

—Mademoiselle Blanche de Flavigny ? répéta-t-il. Il me

semble en effet l'avoir aperçue galopant dans la plaine, il y a peu d'instant.

Disant cela, il sautait à bas de son cheval, qu'il attachait par la bride à une branche d'arbre, et pénétrait dans la grange, où sur un lit de fougère était étendue la belle amazone vendéenne. Un rayon de lune, glissant à travers une large fenêtre sans châssis, éclairait son visage mobile et décoloré.

—C'est bien elle ! murmura-t-il avec une bizarre expression dans la voix et dans le regard.

Après une pose, Gaétan d'Aprémont, car c'était lui, ordonna aux Vendéens qui entouraient Blanche évanouie de courir jusqu'à Château-Gontier et d'envoyer un médecin.

—Cette jeune personne est ma parente, dit-il effrontément. Je resterai près d'elle et lui prodiguerai mes soins jusqu'à l'arrivée du docteur.

Ceux auxquels il donnait cet ordre étaient des paysans de l'Anjou. Ils ignoraient la détestable réputation du marquis, et n'hésitèrent pas à le laisser seul près de mademoiselle de Flavigny. Ils avaient hâte d'ailleurs de se réunir à l'armée royale, dont ils s'étaient séparés après la victoire pour prendre un peu de repos.

Dès qu'ils se furent éloignés, Gaétan se pencha vers Blanche et se mit à la contempler. Il y avait dans cette contemplation un mélange d'enthousiasme et de haine qui faisait pressentir quelque implacable résolution.

—Ainsi la voilà... Je la tiens ! murmura-t-il avec un ricane ment sourd. Le hasard me sert à merveille, et je l'en remercie... Ah ! Blanche de Flavigny, tu m'as accablé de tes mépris ! Eh bien ! tu sauras ce qu'il en coûte d'exciter en moi la haine et l'amour !... Car je t'aime, ma belle railleuse, et je t'exécra à la fois ! Tu es en ma puissance à cette heure, et ni ton Raoul ni même ton Bénédicte n'arriveront à temps pour t'arracher de mes bras.

A ces mots, il sortit rapidement de la grange, regarda de tous côtés et prêta l'oreille aux bruits de la plaine. Il vit des masses infermes, gisant ça et là, lébris humains dans des flaques de sang noirâtre ; mais personne ne se tenait debout à travers le pâle rayonnement de la lune. Il entendit des plaintes lugubres, râle d'agonie des mutilés qui rendaient leur âme à Dieu ; mais aucune rumeur ne lui fit craindre d'être troublé dans l'accomplissement de ses sinistres desseins.

—Autour de moi une solitude de mort, dit-il non sans frissonner malgré lui. Tant mieux ! J'aime l'aspect de cette morne désolation et de cette sombre fatalité !

Lorsqu'il entra dans la grange, sa physionomie exprimait la plus criminelle audace. Un sourire diabolique crispait sa lèvre et faisait étinceler ses yeux. Il bondit vers Blanche comme un tigre prêt à dévorer sa proie. Mais soudain il s'arrête, pousse un cri de rage et recule de trois pas. Un homme se dressait entre la jeune fille et lui. Cet homme avait une épée nue à la main, il était silencieux, impassible. Un reflet lumineux l'enveloppait. On eût dit un fantôme armé.

—Ah ! je te reconnais ! s'écria Gaétan les poings tordus et les dents grinçantes : tu es le capitaine Bénédicte.

—Oui, répondit froidement l'officier mayençais. Vous ne comptiez guère me rencontrer ici, n'est-ce pas ?

—Non, certes !... Eh ! que prétends-tu dans ?

—Rester à la place où je suis jusqu'à ce que je sois mort ou que je vous aie tué.

—Alors tu vas mourir.

—À moins que je ne vous tue.

—C'est ce que nous allons voir ! A vrai dire, je ne suis pas fâché de l'occasion. Tu me dois une revanche, car je me rappelle encore le carrefour du Châteaignier.

—Ah ça ! mon gentilhomme, pourquoi me tutoyez-vous ? Cela sent terriblement son jacobin, et pour un marquis...

—Les marquis tutoient les manants.

—Soit ! et les manants tutoient les marquis ! Gaétan d'Aprémont, je te défie, moi vivant, de toucher à mademoiselle Blanche de Flavigny.

—En ce cas, meurs !

Et, tirant deux pistolets de sa ceinture, le marquis le déchargea presque à bout portant sur Bénédicte.

Quand la fumée se fut un peu dissipée, Gaëtan resta stupéfait en présence du capitaine toujours debout, calme et dédaigneux.

— Vous n'êtes qu'un maladroit, dit tranquillement l'officier républicain. Vous n'avez ni sang-froid ni coup d'œil. Votre main et votre cœur ont trébuché. Allons, en garde maintenant !

Les épées se croisèrent avec violence. Il y eut un terrible ferraillement. Un cri de Blanche, qui avait repris connaissance, attira l'attention des deux adversaires, et suspendit le combat. Avec sa vivacité d'esprit ordinaire, la jeune fille se rendit bien vite compte de sa situation. Elle devina même la véritable cause de ce qui se passait dans la grange, et, sans chercher à savoir comment Bénédicte avait pu intervenir à temps pour la protéger, elle lui dit en montrant du doigt le marquis d'Aprémont :

— Avouez, capitaine, que cet odieux gentilhomme me menaçait pendant que j'étais évanouie ! Avouez que sans vous j'étais perdue !

— Je l'avoue, mademoiselle. Mais la Providence, qui vous aime, m'a suscité pour vous défendre et le punir. Laissez-moi vous venger.

— Faites, monsieur Bénédicte. Moi, je vais prier pour vous.

Blanche s'agenouilla, tandis que le capitaine s'élançait l'épée haute sur le marquis. Mais, au lieu de tenir tête à son agresseur, Gaëtan se précipita hors de la grange, jeta un regard rapide dans la direction du Château-Gontier, et, apercevant deux cavaliers qui arrivaient bride abattue, il sauta sur son cheval et s'enfuit.

Bénédicte savait que le marquis n'était pas un lâche : il devina bien vite ce qui avait déterminé cet effroi soudain. Évidemment le misérable gentilhomme avait voulu se soustraire à la honte d'être accusé et flétri devant des royalistes par mademoiselle de Flavigny.

Quelques minutes après, les deux cavaliers mettaient pied à terre devant la grange : c'étaient le comte et Raoul. Ils avaient rencontré les gars de l'Anjou renvoyés par le marquis. Ceux-ci leur avaient annoncé que Blanche, évanouie, était restée seule avec le marquis d'Aprémont. Saisis d'un tourment inexprimable, M. de Flavigny et son fils avaient enfoncé l'éperon au ventre de leurs chevaux.

La jeune Vendéenne se jeta dans leurs bras. Elle leur raconta brièvement son départ de Laval, son accident sur le pont de la Mayenne et le danger qui avait plané sur elle tandis qu'elle était à la merci du marquis.

— Où est-il ? s'écria Raoul tout frémissant. Je veux le tuer !

— Il a disparu.

— Ah ! je le trouverai, le bandit !

Raoul allait s'élançer à la poursuite de Gaëtan, M. de Flavigny le retint.

— Patience, mon ami ! dit-il. Si l'infâme nous échappe, Dieu le châtie !... Mais qui donc, ma Blanche, reprit-elle, a conjuré le péril ?

— Celui qui a secouru Raoul sur le champ de bataille de Cholet.

— Le capitaine d'état-major républicain ? demandèrent à la fois le comte et son fils stupéfaits.

— Lui-même... et le voici.

L'aide de camp de Kléber sortait en ce moment de l'ombre où il était demeuré presque invisible jusque-là. Il s'avança vers les deux officiers vendéens,

— Je suis votre prisonnier, messieurs, dit-il en souriant avec tristesse. Le vaincu se rend aux vainqueurs.

Pour toute réponse, les mains de M. de Flavigny et de Raoul se tendirent vers Bénédicte.

— Où faut-il que nous vous conduisions ? lui dit le comte.

— Nous sommes à vos ordres, capitaine, ajouta Raoul. Mon père, Blanche et moi, nous vous servirons d'escorte. C'est bien le moins que nous puissions faire pour vous.

Bénédicte était vivement ému.

— Château-Gontier est pris, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, les Vendéens viennent d'y entrer.

— Alors les débris de l'armée républicaine se replient sur Angers ?

— Je le crois.

— C'est donc vers Angers que je vous prie de m'accompagner.

Après une pause, Bénédicte reprit en étouffant un soupir :

— Quelle victoire pour les royalistes ! quel désastre pour les républicains !

— Laissez-moi m'en rejouir, capitaine, répondit le comte, puisqu'il nous est permis de vous prouver que nous ne sommes point des ingrats.

— J'en étais déjà profondément convaincu, et l'adversité n'ajoute rien à ma conviction.

— Ah ! je l'avoue, reprit Raoul avec un élan d'enthousiasme, j'éprouve une bien grande fierté quand je pense que les Vendéens sont enfin parvenus à vaincre les meilleurs soldats du monde, les Mayençais.

— Quels hommes, en effet, que ces paysans en sabots ! dit Bénédicte. Quelle impétuosité ! quel aplomb ! Avec quel formidable ensemble ils chargeaient en colonne serrée ! Kléber et Marceau, c'est là un insigne bonheur pour les vôtres, les ont admirés.

— Ils ont dû aussi admirer notre généralissime, Henri de La Rochejacquelein ? demanda Blanche avec vivacité.

— Oui, mademoiselle. Ils ont reconnu hautement que ce jeune homme avait déployé pendant la bataille une science militaire, une précision de mouvements qui lui conciliaient l'estime des gens de guerre. Hélas ! ajouta Bénédicte, ils n'en ont pu dire autant sur le compte de notre général en chef, qui s'est montré ignorant et lâche, qui a fait la honte des républicains.

Et le capitaine d'état-major devint sombre. Un éclair d'indignation passa dans ses yeux au souvenir de l'impétuosité et de la pusillanimité de Léchelle. Son front se pencha soucieusement sur sa poitrine. Une vive souffrance causée par l'humiliation des siens lui serrait le cœur, car il existait entre les hommes du même parti une étroite solidarité, et tout soldat est responsable de l'honneur du drapeau.

Le comte, Blanche et Raoul comprirent l'émotion douloureuse de Bénédicte. Ils s'efforcèrent de la dissiper en faisant l'éloge de Kléber, de Marceau, de Bloss et de Beaupuy. Après quoi, M. de Flavigny et son fils montèrent à cheval et parcoururent le champ de bataille, où ils ne tardèrent pas à saisir par la bride deux chevaux errants, qu'ils amenèrent à Blanche et à Bénédicte. Puis les quatre cavaliers partirent au galop. Ils évitèrent Château-Gontier par un détour et arrivèrent en face de Segré, où les Mayençais, haletants, brisés, mourant de faim, venaient de se rallier.

— Il faut nous séparer, dit le comte à Bénédicte.

Des sympathiques adieux furent échangés, et les Flavigny firent volte-face pour rebrousser chemin. Le capitaine, lui, ne bougea pas. Il semblait préoccupé, comme s'il désirait et n'osait parler. Blanche comprit qu'il pensait à la comtesse ; elle revint tout à coup vers lui, et le regardant avec une fixité souriante :

— Madame de Flavigny, lui dit elle, saura le nouveau service que vous m'avez rendu. Cela, n'en doutez pas, augmentera encore la reconnaissance et l'affection que vous lui inspirez.

Et, sans attendre la réponse de Bénédicte, elle mit son cheval au galop, laissant le capitaine à la fois heureux et stupéfait d'avoir été si bien deviné.

Une minute s'était à peine écoulée lorsqu'elle se retourna de nouveau brusquement. A l'instant même, Bénédicte, qui commençait à s'éloigner, se retourna aussi. L'amazone vendéenne et l'officier républicain s'adressèrent alors un de ces regards attendris et rayonnants où deux âmes semblent se fondre dans une mystérieuse électricité.

Raoul surprit l'étrange étincelle dans les yeux de la jeune

fillo. Il tressaillit, et, se penchant vers elle, il lui dit tout bas avec douceur :
 —Prends garde, ma Blanche ! Si tu allais l'aimer !...
 —Deviens-tu fou, mon cher Raoul ? balbutia mademoiselle de Flavigny en rougissant.

FIN DE LA CINQUIEME SERIE.

La sixième série a pour titre : *LA HAINE ET L'AMOUR.*

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	-	-	-	-	\$100.00
2e	"	-	-	-	50.00
3e	"	-	-	-	20.00
4e	"	-	-	-	12.50
5e	"	-	-	-	10.00
6e	"	-	-	-	5.00
7e	"	-	-	-	2.50
100	"	de \$1.00	-	-	100.00
Total					\$300.00

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244
 MONTREAL

OCCASION LES DERNIERS OCCASION VOLUMES I

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en main et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	-	-	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	-	-	15c.
LA HAINE 2e vol	-	-	15c.
LES ORPHELINES	-	-	15c.
LE CHOLÉRA	-	-	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	-	-	5c.
TROIS ANS EN CANADA	-	-	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	-	-	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

TOUT A FAIT NOUVEAU

The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistré à Ottawa, le 11 Août, par Jas. Colomann, Montréal.

Cette Coiffure a obtenu la médaille de bronze et un diplôme d'honneur à l'Exposition de Toronto



CASQUE



CHAPEAU



TURBAN

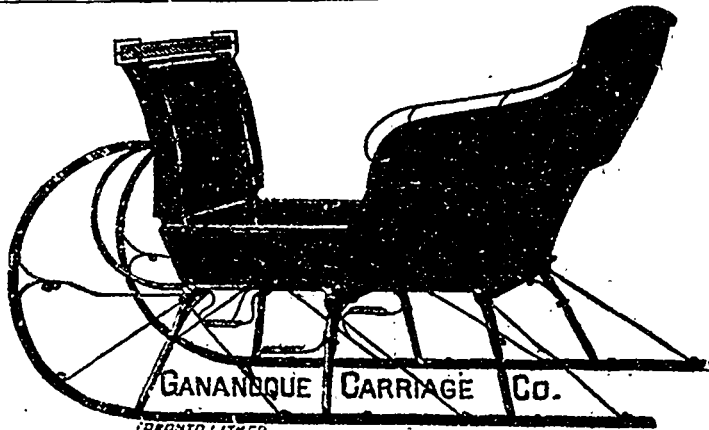
TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban. C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir la voir.

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

TOUTES SORTES DE
 MAGNIFIQUES
 VOITURES
 D'HIVER
 DERNIERS PATRONS



— DE —
 \$10 A \$30
 MEILLEUR MARCHÉ
 QU'AILLEURS
 DANS LA VILLE
 EN GROS ET EN DETAIL

CHEZ

LATIMER, 92 RUE MCGILL

IMPRIMERIE POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, 10 et 12 RUE LE ROYER.